

roman

SARAH JOUE DU PIANO

Roger-Michel Biscroma



HYPALLAGE
EDITIONS

Du même auteur

Le Paris-Nice

(Nouvelle, Hypallage Editions, 2014)

Histoire d'un âne

(Récit, Hypallage Editions, 2014)

Roger-Michel Biscroma

SARAH
JOUE DU PIANO
(roman)

Hypallage Editions

Hypallage Editions
16, rue de la Marne, 06 500 Menton

Édité sur Internet le 19 décembre 2014
Prix : 4,75 €

© 2014 Hypallage Editions
Tous droits réservés
ISBN : 978-2-37107-098-1

Sommaire

<u>Du même auteur</u>	02
<u>Mentions légales</u>	04
<u>Sarah joue du Piano</u>	06

Sarah joue du Piano

Deux étoiles de mer virevoltent sur le clavier du piano dans le salon feutré des Larosh, de noires en blanches et d'une octave à l'autre, elles caressent les touches en sautillant sur l'ivoire et l'ébène, qui font vibrer les cordes de métal tendu enfermées dans ce bois noir verni où se reflète le bronze de Mozart placé sur le napperon blanc. Ce sont les mains de Sarah qui glissent sur ce nocturne de Chopin, qui embaume les murs et le parquet de chêne. Dans cette suave odeur sonore, les anges dorment, bercés par les effluves de ces vibrations, dans ce mystère de l'incarnation du vivant. L'âme exulte en son art dans ce gisement d'amour absolu. Sarah ne fait qu'un avec Dieu. Ses yeux de couleur *nuit de voûte étoilée* puisent dans la partition les notes qui ricochent dans l'espace de la pièce et se dissipent comme un nuage blanc dans l'infini. Elles emprisonnent l'instant, soulignent le moment, dans ce mouvement de banc de poissons argentés qui n'ont de cesse de se mouvoir dans une harmonie parfaite, car la vie est un océan de carreaux dont la beauté n'a d'égale que sa cruauté.

Les bras tendus, Sarah semble nager, survolant les récifs dans cet aquarium – ou ce nid douillet – que ses parents ont construit pour elle. Une barrette vient stopper la vague brune de ses cheveux sur son front de mer, et ses sourcils, tel du varech, délimitent cette plage de sable vierge de toute impureté que tout homme aimerait voir avant de mourir. Ce visage de madone respire les alizés d'une vie douce. D'écume en ressac le temps qui passe reflue au gré de ces dunes sur ce rivage devenu femme.

Cette créature est née d'un couple de Juifs, dans ce mouvement perpétuel de marée qui a construit ce temple dans l'amour charnel.

Le chat enroulé sur un fauteuil se lève d'un coup, s'étire et part la queue droite vers la porte d'entrée. Il avertit de l'arrivée de maman qui revient des courses en se frottant aux pieds du portemanteau. Le bruit de la serrure se fait entendre, on ne trompe pas le flair du félin qui attend son morceau de mou que le boucher a gardé pour sa cliente. De miaulements en bruit de talons sur les lattes de bois ciré, le claquement de la fermeture de la porte annonce madame Larosh. Elle prévient sa fille d'aller chercher papa au magasin. Ce tailleur aux mains d'or, installé devant sa machine à coudre, son mètre autour du cou dans cette ambiance de rouleaux de tissu empilés, de gros ciseaux, de patrons, de craie dans son atelier séparé de la boutique par un lourd rideau d'étoffe bleu foncé, ne voit pas passer les heures.

Sarah ne se fait pas prier, elle s'engouffre dans le manteau de sa mère encore chaud et descend l'escalier en ignorant l'ascenseur comme d'habitude. Une fois dehors, elle prend la rue Alphonse Karr, traverse le passage clouté du boulevard Victor Hugo à deux pas de la boutique. Elle ouvre la

porte qui fait son bruit aigu de clochette. Son père, comme le chat, n'est pas dupe. Il devine à sa façon d'entrer dans le magasin que c'est son diamant d'amour qui vient l'extirper de son quotidien de tailleur. Le dos tourné, devant sa table de travail : « cinq minutes, et je viens ! », lui dit-il. Elle l'enlace par derrière et l'embrasse sur la joue. Dans ces instants magiques qui n'ont l'air de rien, il est l'homme le plus heureux du monde. Sarah prend le balai et la pelle en fer pour ramener à elle les morceaux de tissus qui traînent sur les tommettes rouges et fait place nette dans l'atelier. Une fois le rideau de fer baissé, ils partent tous les deux, bras dessus bras dessous, dans leur tanière de bonheur où maman mitonne dans ses casseroles la surprise du soir. Le temps de rentrer, Larosh relève plusieurs fois son Borsalino pour saluer les rencontres habituelles de ces trottoirs qu'il arpente depuis plus de vingt ans.

Avec ces années trente qui s'achèvent, son bonheur est absolu. Madame Larosh, après deux fausses couches, a mis au grand jour cette pépite d'or pur qui fait le paradis du couple.

Après l'odeur de l'oignon cuit dans l'entrée, puis quelques mots échangés, le maître des lieux s'installe dans son fauteuil avec le journal qui l'attend sur le guéridon. Sarah va chercher les pantoufles, défait les lacets de son dieu de père qui a déjà le nez dans les mensonges imprimés sur le papier. En première page, on parle de tout et surtout de rien, tandis qu'au milieu, un petit encart raconte la Pologne envahie ; mais qu'importe, c'est loin, et puis nous avons la ligne Maginot. Les Allemands n'ont qu'à bien se tenir, sinon gare à eux ! Sarah dresse la table dans le séjour, comme tous les soirs, chez les Larosh on ne mange pas dans la cuisine. La

vie est trop courte, il faut en profiter. Chacun sa serviette dans son anneau d'argent, le repas est pris sous la bienveillance du chandelier à sept branches qui trône sur le marbre du bahut devant un miroir qui agrandit la pièce, qui n'en a pas besoin.

À peine la soupe est-elle servie, que madame Larosh taquine son mari à propos de certains clients qui se font tirer l'oreille pour le payer : « Quand on n'a pas le sou, on ne renouvelle pas sa garde-robe ! » Et lui de plaisanter en regardant sa fille : « Nous irons à la soupe populaire, Maman avec son manteau d'hermine : la charité s'il vous plaît, la charité ! » Et Sarah d'en rajouter : « Je pourrais jouer du piano dans la rue, on me jettera des pièces ! »

Madame Larosh repart à la cuisine avec les assiettes creuses où le rôti accompagné d'une salade l'attend. Elle est habituée à ce genre de quolibets, elle a deux enfants à la maison, mais elle veille au grain. Sarah, bachelière depuis quelques mois, veut consacrer sa vie à la musique. Ses parents la laissent vivre. Pour eux, un mari bien né fera l'affaire. Elle est belle, intelligente et très courtisée à la synagogue, les antennes du Rabin l'attestent. Ce ne sont pas les futurs médecins ou avocats qui manquent à Nice. La vie fera le reste, il ne faut rien précipiter. Du haut de ses dix-neuf ans, Sarah, encouragée par le conservatoire, se voit concertiste. Il n'y a pas de mal à se faire du bien, les rêves forment la jeunesse.

Revenons à notre petit encart dans le journal local : « Dormez, braves gens, dormez. » ; quelques lignes, quelques phrases, histoire d'en parler sans vous déranger dans votre insouciance ! Monsieur Larosh est content, le cours de l'or est monté, il est plus riche qu'avant. Cet ancien

poilu aime son pays, mais il ne s'est pas battu pour rien. Les rumeurs sur une deuxième guerre mondiale ne sont que des ragots... Les politiciens et les journalistes l'affirment, et puis il faut le répéter, nous avons la ligne Maginot. On évite de dire que l'Amérique a financé l'Allemagne qui est devenue une grande puissance militaire à la botte du diable en personne. Les Juifs sont en enfer de l'autre côté du Rhin, mais chut !

La statue de la Liberté s'est transformée en faucheuse. La peste est de retour en Europe ! Même Staline a du mal à dormir malgré ses arrangements. On n'apprend pas à un vieux singe à faire la grimace.

En France, la grande finance juive et chrétienne a quitté le navire et Sarah joue du piano.

Madame Larosh prépare shabbat. Le juif et le chrétien vivent en harmonie dans ce pays des droits de l'homme et les vaches sont bien gardées. Mais l'Américain dans son fauteuil roulant n'aime pas ça, il arrose l'Allemand de pétrole à crédit pour assouvir les basses besognes du *boche* dans son infini complexe d'infériorité. Cette marionnette à moustache carrée, manipulée par le *Tonton Sam*, obéit au doigt et à l'œil, et les ficelles ne seront pas coupées tant que le chaos ne sera pas installé. L'Europe est un puits de science et surtout d'inventions, on ne peut remonter les seaux qu'en marchant sur les cadavres. Qu'importent les millions de morts si ça peut servir !

Et Sarah joue du piano.

Mal assis sur son char, dont les chenilles ont labouré la Pologne, enfermé dans cet uniforme, et ce casque qui lui gratte la tête, les mains sur cette ferraille qui crache la mort et ces odeurs de poudre et de graisse, Karl, emporté par cet ouragan de folie meurtrière, joue son rôle de soldat. La mère patrie veut son dû pour prix de ses vingt ans passés dans la banlieue berlinoise où il a pris racine dans cette quiétude qu'il n'a jamais quittée et dans laquelle il a déployé ses branches au rythme des saisons.

Lui qui rêvait d'amour, de printemps, de pêche et de cueillette, les portes de l'enfer l'ont aspiré. Il ne vit plus, il observe, il mime les autres pour cacher son désespoir qui pourrait être interprété comme une trahison. Combien sont-ils dans son cas ? Nul ne le sait.

Certains y croient, mal informés, envoûtés par la propagande. Leur vie est jetée en pâture par les hyènes du moment, à l'abri de la mort dans leurs uniformes ornés de paillettes d'or, avec bottes fouteuses de parquets cirés et couvre-chefs à visière qui protègent les yeux des lustres de cristaux trop brillants.

C'est par un matin d'été que Karl est parti dans un camion bâché avec banquettes de bois. On emporte les vivants qui répandront la mort plus loin. Baladé dans cette caisse de planches et d'acier aux couleurs de cadavre oublié, l'allemand, devenu *boche*, est un matricule. Lui, à la force de l'âge, devient l'instrument de la haine d'une poignée de crabes opportunistes, dans le naufrage d'un pays à la dérive qui cherche sa quête dans le néant, dans l'utopie d'un déséquilibré auquel les mystères de l'histoire ont donné sa

chance. Un chef de bande qui prétend sauver l'Allemagne en amenant son peuple à l'abattoir.

Sitôt descendue des camions, cette cueillette monte dans un train bondé en partance pour une caserne. Trois semaines se passent avec un bon lavage de cerveau, le soldat devenu expert dans la mitraille obéit au doigt et à l'œil. Il est prêt à mourir pour son Führer, à croire que sa vie n'a aucune importance. Il est mis au rang de matériel, et il peut être remplacé à la demande une fois détruit ou abîmé : la réserve est immense. On l'a vu lors de la Grande Guerre, les combats ont cessé des deux côtés par rupture de stock. Seuls les politiques et autres biens nés n'en finissent pas de vivre avec ces interminables repas, la moustache jaunâtre et en costumes de scène. Ils gardent le même rôle dans ce théâtre qu'est la vie et meurent sur les planches. Leurs enfants prennent la relève. Il existe des scénarios avec paroles et musiques dans ce décor de mensonges. Chacun d'eux a sa loge. La vie est douce pour ces comédiens. Rien ne doit changer. De temps en temps, on fait relâche, c'est la trêve des confiseurs. Les figurants se font rares, on refait le cheptel après deux ou trois décennies. Qu'importe, cela leur laisse le temps de graver leur nom au coin des boulevards et des avenues. Les plus chanceux ont leurs moustaches au milieu des places avec carrière de bonimenteurs racontée dans les livres d'histoires à dormir debout par quelques faux écrivains à l'imagination débordante, mangeant dans la même écuelle que ces chiens de journalistes qui trempent leurs plumes dans le sang du peuple. Tous à l'unisson, ils écrivent les nouvelles, nouvelles qui arrangent l'instant présent pour permettre le futur, futur que l'on reconnaîtra demain dans ces pages jaunies qui l'ont rendu crédible. L'illusion sera parfaite.

Et Sarah joue du piano...

Sept heures du matin, dans son vacarme habituel, le camion à ordures ramasse, vide dans sa benne et repose les poubelles de fer sur les trottoirs. Sarah ouvre les yeux, bien au chaud dans ses draps et sous son édredon de plumes d'oie. Les deux perles noires cerclées de blanc immaculé observent les reflets des phares qui traversent les volets à lamelles de sa chambre et qui font leurs jeux de lumière au plafond, qu'ils balayent en disparaissant avec le bruit du moteur.

La vie est douce dans cette famille, mais malheureusement les semaines sont comptées. Le diable et ses suppôts reluquent la carte de l'Europe et l'index de Satan se pose sur la France, tapotant le papier posé sur une grande table.

On sert le café au salon, les sbires à monocles et fume-cigarette s'installent dans les fauteuils du Reichstag de Berlin. Madame Larosh prévient sa fille à peine sortie du lit qu'elle lui a pris rendez-vous chez la coiffeuse, avenue Notre-Dame. Une Raymonde, toute blonde, attend les cheveux de Sarah. À neuf heures trente, la voilà installée dans le fauteuil. Les deux jeunes filles parlent du prince charmant, du dernier film en vogue, du froid qui arrive dans ce mois de novembre qui s'achève.

Karl s'épuise d'ennui dans ce pays éventré, mais il n'en montre rien. Son travail se cantonne à surveiller les prisonniers qui construisent une immense caserne avec baraquements alignés au cordeau, avec douches et latrines

extérieures... La seule question qu'il se pose et ce qui l'étonne c'est pourquoi l'installation de miradors, de clôtures avec barbelés, et pourquoi cette grande cheminée ? Pour brûler quoi ? Il n'y a pas d'usines aux alentours.

Avec les semaines qui passent, les langues se délient : on va parquer des Juifs, des prisonniers politiques, bref tous ceux qui ne plaisent pas au Führer. Et puis comment nourrir cette foule ?

Dans ces lieux sordides, les premières neiges n'arrangent rien, même le brouillard s'en mêle, à croire qu'il veut cacher le site, ces maisons de bois à l'odeur de résine de pin exhalée par ce vent qui glace les poumons. Qui a dit qu'il fait chaud en enfer ! Karl fume cigarette sur cigarette devant un tonneau de ferraille qui brûle du petit bois, des pneus usés qui noircissent le visage. Il piétine la terre vitrifiée et blanchâtre, mal engoncé dans ce manteau, et cette mitrailleuse glacée en bandoulière qui fatigue la nuque. Les journées sont interminables, il n'ose penser aux prisonniers qu'il voit se déplacer comme des fantômes.

Et Sarah joue du piano !

L'obscurité envahit le camp, les esclaves sont rassemblés en rang d'oignons, deux par deux. Le ballet incessant des camions de bric et de broc s'arrête. Seuls les aboiements des *boches* crèvent le silence. Des candélabres de lumière fade font des taches lugubres dans cet endroit qui promet. Une heure se passe, et puis, au loin, les faisceaux des phares d'un camion qui sort du brouillard annoncent son entrée. C'est la soupe des prisonniers qui arrive. Elle n'en a que le nom, une sorte de bouillasse avec tout dedans, et surtout n'importe quoi, à l'odeur d'os d'équarrissage.

L'Américain dans son fauteuil à roulettes tourne son café, on l'informe du bon déroulement des opérations en Pologne où tout se passe pour le mieux. Il attend le clou du spectacle, ce qui ne saurait tarder ! Pour ce qui est de la question juive, c'est lui — ou plutôt l'Amérique — qui tirera les marrons du four. Certes, quelques milliers de braves Américains viendront mourir plus tard en Europe et ailleurs, mais qu'importe, ce n'est que du bétail. Pour l'instant, on donne du pétrole aux nazis, on fait un blocus au Japon, et on attend Pearl Harbor...

Churchill a perdu le sommeil...

Voilà deux semaines que Karl n'a pas bougé de cet abîme avec ses camarades d'infortune. Chacun garde ses états d'âme, on mange des boîtes de conserve, on fume et refume, on joue aux dames le soir et l'on ne se plaint pas, bienheureux d'être sortis vivants du front. La nuit on rêve de femmes, d'amour, et le jour on craint la mort qui peut surgir d'un instant à l'autre sans crier gare. Les soldats se surveillent l'un l'autre d'instinct pour mieux se protéger. Ils ont tous un oncle mort à Verdun, quand ce n'est pas le père lui-même. Un soldat ne revient jamais vainqueur d'une guerre, ni vaincu, sa seule obsession est de rester vivant. Il tue par peur d'être tué lui-même, contraint et forcé.

Les journalistes défèquent leur propagande sur les ondes, et au cinématographe. Aujourd'hui, la faute est aux Juifs, aux Arméniens, aux Tziganes et à tous les politiquement incorrects. De toute façon, il faut des morts, beaucoup de morts. Alors l'Allemand tue l'Allemand quand il n'a rien d'autre sous la main, et le reste suivra.

Le chignon de Sarah remonte l'avenue Notre-Dame, il est presque midi. Le froid saisit son petit nez qui renifle. Les yeux des passants, surtout ceux des hommes, s'attardent sur elle. Ses escarpins foulent le trottoir niçois avec ce balancement de cheville d'une légèreté indescriptible ; dans son manteau violette à épauettes de petite-bourgeoise des années quarante, c'est la grâce absolue en mouvement ! Sarah sans s'en rendre compte sublime la femme dans ce déplacement ordinaire d'une citadine. La langue française, pourtant si riche, dans son infini vocabulaire et sa gestion des mots se retrouve en créance débitrice et au contentieux, car elle n'a pas les moyens de décrire la sensualité qu'exhale la scène de ce tableau magique qui met l'homme en souffrance d'un regard posé sur cette créature, ou plutôt sur ce délicieux poison qui peut faire mourir d'amour. La nature, sans pitié, est ainsi faite, et malheur à celui qui s'égare s'il n'a pas été choisi.

Le contraste qui s'étale au grand jour entre la vie de Karl et celle de Sarah, c'est l'aberration du monde dans toute sa splendeur. La dualité de Dieu s'affiche au grand jour. Enfermés chacun dans ces vies parallèles, ces deux êtres s'ignorent, ils vivent leur temps qui défile le temps d'une vie sans se regarder ni se connaître. On n'imagine guère que, malgré lui, l'un mette tout en œuvre pour détruire le bonheur de l'autre. Manipulée par des forces invisibles, mais d'une efficacité redoutable, la dualité est à son comble. Le rouleau compresseur est en marche. En tuant l'autre, il se tuera lui-même, tel un virus qui en détruisant son hôte disparaît lui aussi. Donc, cette folie meurtrière serait une maladie

mentale au service de la nature. Une bactérie contagieuse enfouie dans le cerveau, qui s'active et disparaît une fois les basses besognes exécutées.

Et Sarah joue du piano.

Cette analyse peu rassurante laisserait à penser que tout homme est porteur « saint », mais que l'agneau peut se transformer en loup et contaminer ses semblables. Amer constat, aucun antidote, aucun vaccin, c'est la peste noire. Le nazisme répand la mort à sa guise, hier le communisme, et demain ? Aussi bizarre que cela puisse paraître, la grippe espagnole a fait des ravages, mais là aucune plaque, aucun monument n'a été érigé pour ces malades inconnus. L'acceptation par l'homme de mourir de maladie, d'une épidémie, semble admise par tous ; et pourtant, le résultat est le même. Seule la forme du virus est différente...

L'Allemagne est euphorique, la qualité de vie des habitants est réduite à l'asservissement total. L'enfumage du virus est à son paroxysme. Karl lit son courrier d'un œil fatigué, sa famille est fière de lui. Ces paysans à qui rien ne manquait sont pris de frénésie, à croire que l'on joue un match de football. Son père qui boite encore depuis la Grande Guerre a fait table rase de ses souvenirs, ou plutôt de ses cauchemars. Karl, assis sur une caisse de bois, tenant un morceau de papier gribouillé d'inepties, regarde dans le vague. Il se relève en soupirant, écrase dans sa main la lettre et jette la boule dans le feu du tonneau ; il allume sa énième cigarette.

Aujourd'hui on a de la visite au camp. Les huiles décorées viennent s'assurer de la bonne marche des travaux ; ils vont palabrer dans l'enceinte des lieux en se promenant, tout en

rotant le repas de midi de ces tables de carrés d'officiers où rien ne manque, en n'omettant pas de faire quelques remarques pour faire étalage de leur autorité. Ces S.S., anciens ratés, ont touché la martingale du diable et se délectent de cette situation inespérée. Le destin leur a offert sur un plateau le paradis en enfer.

Monsieur Larosh, de journal en journal, commence à lire entre les lignes. À propos de l'arrogance de l'Allemagne, des signes précurseurs l'inquiètent. Le cours de l'or monte en flèche, et ses commandes sont en baisse. La seule chose qui le rassure c'est que les filles ne vont pas au front et que lui a passé l'âge. Si l'orage doit éclater, il sera à l'abri de la foudre de l'Allemagne. La France est une grande puissance, sans parler de l'Angleterre : l'Allemand ne fera pas la même erreur ! L'ancien poilu grisonnant ose à peine imaginer que cela puisse recommencer. Il aime son pays, mais ne sait pas se battre pour rien, le bonheur de sa femme et de sa fille l'atteste.

Il en faut peu à Sarah pour ne pas sortir de son cocon, le froid de janvier 40 est un prétexte de plus. Mis à part ses cours au conservatoire et le rituel du soir, auquel sa mère l'a habituée, à savoir d'aller chercher son père, elle ne change rien à ce qui est bon. D'autant que sa copine Simone se déplace volontiers pour venir la voir et chercher un peu de tranquillité, elle qui est entourée d'une fratrie, ce qui n'est pas de tout repos.

Chez Sarah on papote, on rêve de demain, on rit de tout. L'invitation à dîner se répète régulièrement au grand dam des parents de Simone, qui voudraient avoir Sarah plus souvent le soir à la maison pour rendre l'invitation. Les parents se connaissent bien et Monsieur Larosh, qui adore plaisanter à table, y trouve son compte avec la petite Simone qui est bon public. Cela lui permet aussi de prendre des nouvelles du quartier, lui qui est toujours enfermé dans sa boutique. Les deux papas s'informent mutuellement par tourterelles voyageuses, car l'occasion de se rencontrer est rare, chacun demeurant dans sa boutique.

Les semaines passent, l'année quarante diminue comme une pelote de laine, les journées défilent. C'est le diable qui tricote l'enfer qui arrive sur la France. Tout le monde a compris, on attend. L'histoire se répète – encore et toujours – dans une routine séculaire. Mais là, surprise ! Au pays de Goethe, on innove, on veut industrialiser la mort en organisant un abattoir géant. À quoi bon chercher ce que l'on peut rassembler, la brebis est docile, elle suit le troupeau pour mieux se rassurer.

Et Sarah joue du piano.

Maintenant, Karl est au courant de tout, il est aux premières loges. Coincé entre l'envie de quitter ces lieux maudits et la peur de mourir au front, lui qui aimait tant la vie, n'existe plus, ne réfléchit plus. Birkenau ou Auschwitz pour les intimes.

L'animal tue pour se nourrir, l'homme tue par plaisir. Le Juif encore vivant arrive ici pour transporter son propre cadavre qu'il déposera dans le camp. On ne meurt pas ici, on disparaît sans laisser de traces, du moins à l'unité. Dans cette carence d'amour humain exulte l'abomination la plus totale. Personne ne sort vivant de cet endroit.

De l'âme du bourreau émane une puanteur telle qu'elle dépasse la souffrance de la victime, car elle, sera libérée de l'incarnation, tandis que l'autre va errer jusqu'au bout de cette vie qui n'en a que le nom !

Il y a bien longtemps que l'Américain à roulettes a vendu son âme au diable, au courant de tout et armé jusqu'aux dents. Trop muet pour être honnête, il veut le monde. Le Juif de France est inquiet pour son pays, c'est tout. Pour une fois les journalistes font mentir le proverbe, les journaux ce n'est pas de l'hébreu.

Dix heures du matin, on sonne à la porte des Larosh. Sarah s'empresse d'ouvrir, c'est l'accordeur de piano, un grand monsieur barbu au sourire de cheval et un brin timide. Il vient remettre de l'ordre dans les notes du demi-queue de ce Gaveau qui trône dans le salon. Une fois le *la* remis à sa place, le reste suivra. L'accordeur fait régner la discipline pour respecter l'harmonie, la musique ne supporte pas la médiocrité. Malheureusement en politique, il n'y a pas d'accordeur. L'Europe joue du bastringue, timbre musical très prisé par les Américains des années trente dans les bas fonds de New York. Les Noirs font vibrer les cordes fatiguées pour couvrir les bruits des Juifs qui chantent dans la douche le blues de l'hébreu. Dans les camps, on danse au rythme du zyklon B qui enivre les lieux, même les enfants sont de la fête !

Au mois de mai, fais ce qu'il te plaît et, bien sûr, l'Allemagne ne s'en prive pas. Trois semaines, cent mille Français morts, et le *boche* s'installe à Paris. L'Américain et le Russe sont restés chez eux, sinon l'affaire aurait été vite classée. Pris en tenaille, le boche aurait avalé sa croix gammée.

Les services secrets français et américains informent, par le biais de la propagande, que monsieur Larosh n'a rien à craindre. On a signé l'armistice et, enfin, la drôle de guerre est finie. D'ailleurs, l'Amérique veut rester neutre. Un bon arrangement avec le Maréchal *nous voilà*, fera l'affaire. S'il n'y avait pas cet idiot de Général qui n'arrête pas de grincer à la TSF, lui bien caché à Londres et qui aurait dû mourir sur le champ de bataille ou se rallier au merveilleux Maréchal sauveur de la France, qui compte le troupeau de Juifs comme des moutons en bon berger du Führer, tout irait bien. Mais, à quoi bon pleurer ? Le lait est renversé pour le bon français, juif ou catholique, qui ne sait rien des tenants et des aboutissants de cette affaire diabolique. Le Lafayette américain viendra plus tard pour le droit d'inventaire, en bon huissier, après le Maréchal, il y aura Marshall, sans compter ces colonies françaises et anglaises qui sont insupportables. Mais, pour l'instant, on attend le Japon qui va faire son entrée. Chaque chose en son temps...

Et Sarah joue du piano.

Madame Larosh a reçu un coup de téléphone de son beau frère parisien qui veut descendre à Nice avec sa famille, car il paraît que le Juif est devenu indésirable en zone occupée. Des études, des recherches intéressantes ont prouvé par A + B qu'ils sont assimilables à des rats qu'il faut attraper et regrouper. L'éradication se fera ailleurs, à l'abri des regards. La bannière étoilée brille de mille feux dans le pays des libertés, le nègre en sait quelque chose. La Caroline du Sud est un paradis chez *Tonton Sam*... Là-bas, ce ne sont pas des rats, mais du bétail ou des bêtes de somme. La transhumance fut identique, quoique cette fois-là, c'était par bateaux, car tout le monde le sait les trains ne flottent pas. L'Anglais se défend bec et ongle contre la peste brune en mâchant son cigare sous le regard de l'Américain à roulettes qui attend sa chute en voulant rester neutre, bien sûr. Le monstre à moustache carrée adore les fellations du communiste, mais reluque son pétrole, et l'Américain le sait.

Moralité, l'Angleterre et la France, soi-disant berceau des droits de l'homme et de la civilisation moderne, ont le monde entier contre elles.

Chez les Larosh on s'active pour trouver un appartement à la famille parisienne qui a l'air de s'en faire trop. Le bouche-à-oreille fonctionne à merveille, on parle d'un 4 pièces rue Rossini. Sarah est ravie, elle va retrouver ses cousins, ce n'est pas de trop pour cette fille unique qui rêve de Paris, dont on parlera le soir à la veillée. Seul monsieur Larosh est dubitatif, mais il garde cela pour lui. Il se renferme et a rangé dans un tiroir les plaisanteries habituelles dont il est si friand. Sa femme pense que ses retrouvailles avec son beau-frère n'enchantent pas son mari. Les deux hommes ne s'apprécient guère, mais que faire ? Elle a tout

faux ! Monsieur Larosh n'aime pas ce qui change, surtout pour l'inconnu. Lui, si tranquille dans son train-train quotidien, ses habitudes, changer de wagon ne le rassure pas, mais à quoi bon réfléchir sur demain.

La fin de l'année quarante s'épuise, elle donne ses derniers jours, et c'est tant mieux. L'appartement de la rue Rossini est fin prêt, Madame Larosh est ravie, elle va revoir sa sœur, car les lettres ne sont que du papier, rien ne vaut le contact humain, le regard, le sourire de ces enfants qui poussent comme de l'herbe folle, dont le visage rappelle les défunts : l'oncle, le cousin, la grand-mère, à croire qu'ils sont revenus tout neuf ! Après tout, pourquoi pas ?

Karl ne mange plus, prisonnier de cet univers sans lumière, il vomit les jours qui passent, et envisage d'en finir une fois pour toutes. Il maigrit et le froid n'arrange rien. En faction à l'entrée du camp, il surveille la mort qui défile, comptabilise les wagons, salut les officiers dans cette puanteur de cheminée qui crache la haine du diable.

Comme un goutte-à-goutte, son âme se dilue dans la masse des voyageurs. Sa vie est un supplice permanent. Les pieds glacés dans cette neige, il n'attend plus rien. Il traîne son existence comme un boulet enchaîné à une cheville. À quoi sert-il de vivre si c'est pour voir mourir les autres ? Il fuit le regard des enfants dont certains lui sourient. Le mouvement des roues dans ce bruit de ferraille qui rentre lentement dans la bouche du diable, s'arrête et repart une fois déchargée la récolte de Satan ; de wagon en wagon dans

ce sifflement de vapeur de locomotive qui rajoute du brouillard dans ce néant d'amour, c'est le bruit de la bête qui respire. Parfois, un vent contraire fait oublier un instant l'odeur qui émane de l'endroit, et, le temps de s'en rendre compte et tout redevient normal, si l'on peut dire. En fin d'après-midi quand le jour agonise, entre chien et loup, la fumée reste statique au-dessus du camp comme dans un village avec son clocher qui fume. Serait-ce Dieu qui emporte les âmes pour le repos éternel, là où coule le miel au sommet du Sion ? Dans cette crucifixion des temps modernes, c'est toujours le Juif qui trinque ; hier le Romain avait les mains propres, aujourd'hui c'est l'Américain qui les garde dans ses poches.

Ça y est, les Parisiens sont là ! Une fois le rituel des retrouvailles accompli, c'est le repas du soir, interminable, qui fait bailler les enfants dans ces soirées d'hiver où la nuit commence tôt pour ne pas dire exagère, avec les anecdotes racontées, les souvenirs dépoussiérés, et remis au goût du jour, que tout le monde connaît, mais que l'on aime ressasser comme de vieilles photographies que l'on sort de la boîte en fer et qui ont remplacé les biscuits depuis longtemps. Parfois les rires et les discussions s'arrêtent net, on pourrait dire qu'un ange passe. Mais ça, c'est pour demain, car ils n'ont rien à faire ici à cette époque de l'année. Les Parisiens ont laissé l'école des enfants, l'appartement, la boutique ou le bureau ; l'exode du Juif ne s'arrête jamais : « Tu erreras jusqu'à la fin des temps ! » À croire que Dieu n'aime pas les

Juifs, il en a même assassiné le Roi au grand dam des chrétiens. Et là, on recommence à ouvrir les valises d'angoisses, d'inquiétude et d'incompréhension. Sur la situation de la zone occupée, on s'interroge, mais les Niçois ne se rendent pas compte du danger, sauf monsieur Larosh qui, lui, voudrait partir, mais où aller ?

Onze heures du soir, monsieur Larosh et Sarah accompagnent la petite famille dans leur nouveau quartier. On ouvre la porte de chêne, on cherche les interrupteurs dans ces odeurs de peinture fraîchement séchée. Les bagages sont là, mais pas encore déballés, plus personne n'a sommeil. Les enfants, les yeux écarquillés n'ont plus de repères. Tous réalisent ce qu'ils ont perdu ou laissé derrière eux, la maman a les yeux qui brillent de larmes contenues. Elle ne veut rien laisser paraître pour rassurer sa couvée.

Les Larosh sont repartis. Le Parisien, mal assis sur le bord d'un fauteuil, les genoux fermés, caresse sa barbe de trois jours d'un revers de main, le regard dans rien. Sa femme l'interpelle : « Allez, bouge ! » Une heure plus tard, tout le monde est au lit, mais personne ne dort. Une voiture qui passe dans la rue, un meuble qui craque, l'eau d'un radiateur qui circule dans son tuyau : les oreilles s'occupent comme elles peuvent. Les parents se tiennent la main, maman se lâche, l'orage est dans ses yeux, sa poitrine sautille.

Comme tous les soirs, Karl attend la relève. En se déplaçant dans ces lieux sordides, la nuit tombée, évitant le quartier des douches, il longe les barbelés pour se rendre

dans le dortoir qu'il s'est aménagé pour être tranquille, étant un ancien du camp et pas très camarade avec les autres bidasses. Il sait se faire respecter. Son attitude est considérée comme un exemple à suivre par ses supérieurs, alors qu'en vérité lui se trouve dans une impasse, plus rien ne le fait rire. Le sérieux qui émane de sa personne n'est que le reflet du dégoût qu'il ressent. Une fois récupérés sa gamelle et son pain, il entre dans son antre de huit mètres carrés. Un lit, une chaise, une table qu'il s'est bricolée et un poêle de fortune qui ne sert que pour réchauffer son repas. Le temps de manger et de dormir, et le matin, le seau d'eau a fait sa vitre. Cette ancienne cabane ne servait à l'origine que pour ranger les outils, les clous et autres poches de cuir accrochées à la ceinture de ces ouvriers boiseurs, bref tout ce qui ne supportait pas la pluie. Et, bien sûr, cette suite merveilleuse a une vue imprenable sur le baraquement des femmes dont les bras peuvent encore servir avant de mourir.

À Nice, les magasins d'alimentation se vident pendant que la ville se remplit de Juifs venus de la capitale. monsieur Larosh a fermé boutique, car, bien sûr, d'autres priorités ont remplacé le costume sur mesure. Le gazogène est à la mode, car l'essence est devenue hors de prix. Les rues sont plus calmes. 1941 dégouline d'inquiétude, on commence à compter les Juifs sur la Côte. Larosh s'y refuse, tous ses sens sont en ébullition, il échafaude mille plans. Les nouvelles venant de Paris concernant les Juifs sont horribles. Rien à voir avec 14-18, l'Allemand n'est plus le même, fini le

casque à pointe. Certes, l'Allemagne voulait sa revanche et elle l'a eue, mais là, elle dépasse l'honorabilité des guerres d'antan. Le soldat de plomb s'est transformé en barbare. Il ne tue pas sur le front, il assassine les civils.

La petite famille parisienne se contente de manger ses économies, et monsieur Larosh ne supporte plus son beau-frère qui passe son temps à aller prier à la synagogue pour se rassurer en attendant des jours meilleurs, alors que l'on s'enfonce toutes les semaines un peu plus dans les sables mouvants de l'histoire.

Dans cette ambiance glauque qui n'inspire pas la joie de vivre, Sarah a stoppé ses cours au conservatoire, car rien n'est plus comme avant. La France a la fièvre en cette fin d'année 41, à croire que le calendrier s'est fait thermomètre. Maintenant, tout le monde sait que les Juifs sont déportés en Pologne dans des conditions horribles. « Pourquoi la Pologne, se dit Larosh, qu'y a-t-il là-bas ? » « C'est pour y travailler », dit-on ! La France, ce grand pays industrialisé aujourd'hui à la botte de l'Allemand, a tout ce qu'il faut pour alimenter la guerre, pas besoin de déporter, et pourquoi les Juifs ?

Décidément, monsieur Larosh emmerde tout le monde avec ses questions qui dérangent. Il est vrai que l'homme dans son désœuvrement le plus total cherche toujours à se rassurer. Mais, lui, en cherchant des réponses, il ne trouve que des questions.

Les souvenirs de la Première Guerre mondiale lui reviennent sans cesse en mémoire. Le quai de la gare de Nice et ce compagnon d'infortune rencontré dans le train. Un certain François, Revello de son nom. Ils se firent la promesse de revenir vivants de cet enfer, à croire qu'ils avaient le choix.

Et ce fut le cas, ils ne se quittèrent pas pendant toute la bataille. François, gazé, avait été sauvé de justesse par Larosh avec un masque récupéré sur un mort. Souvenir de tambouille dans ces tranchées boueuses, où seul un crapaud peut y trouver son compte, disait François, et l'autre de répondre que, finalement, il ne pleut que deux fois par an à Verdun : le premier semestre et le deuxième !

François était natif d'un village aux alentours de Nice, haut perché dans la montagne, où les hivers sont blancs, où le mouton et la vache mangent de l'herbe loin des turpitudes de la ville, où le renard course le lièvre et le lapin sous le regard du sanglier qui laboure la terre toujours en quête de tubercules. Un de ces lieux magiques où l'homme fabrique du santon de Noël en Noël à l'abri des sapins, des mélèzes, dans les odeurs de résine et les prairies de mille fleurs magnifiques, usines à miel et à plantes médicinales. François n'avait de cesse de raconter son univers dans ces tranchées obscures une fois la poudre endormie. Ce qui faisait le régal de Larosh qui écoutait son copain raconter sa jeunesse, ses saisons, ses cueillettes, ses flirts. Sans négliger les anecdotes croustillantes du père jaloux qui cherchait sa fille dans les foins les jours d'orage d'été. François énumérait tous ces instants où le ciel devenu fou crache sa colère de glaçons et, dix minutes après, rend son soleil sans rancune dans un endroit où la nature qui n'aime pas la routine s'occupe des ruisseaux et nettoie les ruelles de ses bouses de vache. C'est toute la magie de ces lieux où l'autarcie règne en maître depuis des siècles, où même la peste n'a jamais mis les pieds.

Allongé sur son lit pour chercher une sieste qui ne vient pas, monsieur Larosh ouvre subitement les yeux, et fixe le

plafond. Une idée, un éclair viennent de lui traverser l'esprit. Une porte de sortie de cet enfer qui arrive s'offre à lui, à sa famille. D'un coup de reins, il s'assoit sur le lit, remet ses souliers à la hâte comme s'il avait un rendez-vous. Il ouvre la porte de la chambre d'un mouvement brusque qui fait sauter sa femme qui vaque à ses occupations...

À cette époque, où l'homme ne jette rien, où le téléphone n'est pas l'ordinaire de chacun, le courrier est précieux, on le conserve dans les caves, les greniers, avec les souvenirs d'enfance, de premier amour, de défunts, car, comme le dit le proverbe, les écrits restent et font le bonheur des philatélistes : cartes postales, lettres écrites à la plume de fer avec taches d'encre sur les feuilles gribouillées de tendresse ou d'amour par des hommes ou des femmes qui ne supportent pas l'éloignement. Et tout cela apporté par ce facteur à bicyclette qui fait vibrer les cœurs de ceux qui attendent des nouvelles, bien souvent pas très fraîches. Tout cela, bien sûr, sous le regard du chien de la maison toujours imbécile qui rêve du facteur dans sa gamelle. Ces missives lues et relues par des jeunes pour de vieilles oreilles auxquelles la vue fait défaut quand ce n'est pas l'illettrisme : « Ton mari qui t'aime. » ; « Ton Georges qui pense à toi. » ; « Ta Ginette de toujours. » ; signatures en vogue en ces temps féériques. « Sacré Jules » !

Le feu craque dans la cabane, le poêle aura vite fait de chauffer l'espace que Karl s'est octroyé. Une bougie allumée en guise de soleil, il se réchauffe en attendant la

casserole de soupe qui va faire des bulles. Débarrassé de ses gros souliers, il garde ses chaussettes de laine qui montrent le bout de ses orteils. Assis sur ce lit de planches et sa paillasse raccommodée il se lève d'un coup, empoigne la queue de la casserole et s'assoit sur la chaise en même temps qu'il pose son repas sur la table. Dans un bruit d'évier qui vide sa dernière eau, il aspire la soupe avec cette cuillère d'aluminium usée, ramassée après un bombardement. Une fois le ventre chaud, il mange le pain en guise de gâteau, puis il plonge sa main dans sa poche droite pour prendre sa vieille boîte en fer qui n'a plus vu de cigares depuis longtemps, mais qui garde au sec ses cigarettes roulées. Allongé sur le lit, adossé au mur de biais, il respire le tabac brûlé en regardant la flamme qui mange le bâton de cire. Demain, il fêtera ses 21 ans dans cet endroit merveilleux...

Les yeux fermés, il revoit en boucle ces wagons à bestiaux remplis d'âmes à la dérive. Avec une précision de métro-nome, la mort bat son plein. À chaque aspiration de sa cigarette dans la pénombre l'incandescence laisse entrevoir l'expression d'un cadavre vivant. La bougie se fait cierge ou veilleuse dans ce monde oublié de Dieu.

Au loin, par moment, des coups de feu se font entendre. Certains Juifs réticents sont remis à leur place sans sommation ; de toute façon l'issue est la même, mais le *boche* n'aime pas le désordre, et tout doit se dérouler selon les règles, car sinon c'est l'anarchie !

Dehors, un petit moins quinze degrés va passer sa nuit, le camp est bien gardé. Rien ne manque ici, le diable est aux petits oignons avec ses convives. Il n'oublie personne, il se sublime dans son horreur et sa puissance que personne ne vient perturber, et l'obscurité des lieux en rajoute ! Karl s'est

endormi au son du tic tac du réveil posé sur la table qui attend cinq heure trente du matin pour crier la relève du boche qui n'a pas dormi et qui l'attend.

Monsieur Larosh se dirige vers le placard à balais, ouvre la porte, derrière laquelle se trouvent, alignés sur une rangée, des petits clous où sont pendues toutes sortes de clés avec leur ficelle. Il saisit celle de la cave, descend et, arrivé au demi-sous-sol, déverrouille une première porte grisâtre, donnant accès à un long couloir, mal éclairé par une ampoule fixée au mur avec son chapeau de poussière. Il avance, dans ces relents de renfermé, parfois d'humidité, et ce bruit sourd d'eaux usées qui circulent dans les tuyaux de terre cuite émaillée. L'antre de l'immeuble garde les vieilleries que l'on ne veut pas jeter : premier poste à galène, chapeau de taffetas du grand-père, horloge qui a oublié l'heure depuis longtemps, souvenirs des colonies africaines avec têtes d'éléphant sculptées dans un bois bizarre et, bien sûr, malles d'osier avec ses décennies de courriers et de cartes postales bien rangés, ficelés dans cette odeur de papier jaunâtre et tout cela sous la garde de la veuve noire dans sa toile ayant pignon sur cave de mère en fille mangeuses de mites. monsieur Larosh ouvre une malle et va chercher la plus ancienne liasse qui se trouve au fond. Ayant installé le désordre, il remonte chez lui d'un pas pressé ne voulant pas rester dans cet endroit plus longtemps avec son tas de lettres mis dans un panier qui était accroché au plafond. Arrivé dans la cuisine, il dépose le tout sur la table devant sa femme

interloquée qui se demande quelle araignée l'a piqué ! Paquet de lettres après paquet de lettres, il découpe la ficelle et regarde le nom et surtout l'adresse de l'expéditeur en priant le ciel d'en trouver au moins une. Quand, soudain, l'une d'entre elles stipule : « François Revello, Place Ramin à Roubion. » Il prend le pli, le serre contre sa poitrine en observant sa femme et dit : « On prend le Juif pour un mouton, alors on va aller brouter dans les alpages ! » En disant cela, la porte d'entrée s'ouvre, c'est Sarah qui voit ses parents assis dans la cuisine devant de vieux courriers, chose inhabituelle à trois heures de l'après-midi ! « Qu'y a-t-il ? », dit la petite ? Et monsieur Larosh d'expliquer.

« Étant donnée la situation des Juifs et vu que cela va de mal en pis, je n'ai pas l'intention de partir en Pologne ou Dieu sait où ? », et, sa femme de répondre : « Mais nous sommes en zone libre ! » ; « Pour l'instant », rétorque Larosh. Sa femme baisse les yeux, le maître a parlé. Il montre la lettre en disant : « Je vais contacter François, nous irons nous cacher dans une de ces granges dont il m'a tant parlé dans les tranchées de Verdun ; et là le *boche* ne viendra pas nous chercher » ; « En espérant que la guerre finisse un jour et que ton François soit toujours vivant », rajoute sa femme. Sarah qui ne mesure même pas la gravité de la situation pense à son piano, futilité de la jeunesse qui vit dans l'insouciance et le moment présent. Madame Larosh demande à son mari quoi faire concernant sa sœur et sa famille. L'ancien poilu regarde sa femme dans les yeux et dit : « Vu que tu n'es pas d'accord avec moi, eux iront en Pologne et nous à Roubion, cela fera une moyenne ! » « Qui te dit qu'il acceptera ! » demande Sarah. « Ma chère fille, répond Larosh, nos souvenirs de guerre sont gravés dans le marbre, il n'y a pas un jour

qui passe sans que je ne pense à lui, et je suis sûr qu'il en est tout autant pour lui ; et, de plus, cela lui donnera l'occasion de me renvoyer le masque à gaz ». Les deux femmes se regardent, n'ayant rien compris l'allusion. Monsieur Larosh se met à lire la lettre qui ne parlait que d'amitié et de fraternité. Ces deux hommes sont restés encordés l'un à l'autre si longtemps pour mieux se protéger mutuellement qu'il n'y a que les kilomètres qui les ont séparés.

Aujourd'hui Karl a vingt et un ans, le réveil a ouvert ses yeux avec ce vacarme de clochettes à trois sous. Une fois allumé le poêle avec du petit bois, il attend que l'eau fonde dans la casserole pour son bol de café arrosé d'un peu de schnaps. Bien que son haleine fasse de la fumée avec le froid à la première gorgée de son mélange, il grille une cigarette pour réchauffer ses poumons. Dehors, rien n'a changé depuis hier soir, il fait toujours nuit dans cette puanteur. Certes, quelques femmes ont dû mourir dans les baraquements, elles auront devancé l'appel dans une fièvre ou une dysenterie. Mais le camp a tout prévu, une charrette passe tous les matins pour ramasser la mort de ces grasses matonnées. Deux hommes pas mieux lotis s'occupent de la levée des corps bien souvent déjà froids dans ce monde où le manque de savoir-vivre fait fureur...

Six heures quinze du matin, Karl fait le chemin inverse afin de rejoindre sa guérite. La tête basse pour se cacher du vent, il voit défiler le sol gelé dans le balancement du canon de sa mitraillette qu'il n'a jamais utilisée dans le camp, du

moins sur des gens. Il tire toujours trop haut, les autres se régalent de cette bassesse « dans ce jeu de maux ». Le petit jour pointe le nez de son brouillard, les roues des wagons racontent leur bruit habituel que plus personne n'écoute dans cette lenteur de terminus. Les nouveaux morts arrivent, certains sont en avance sur l'heure, surtout les vieux. La soif, le froid, l'angoisse, les interminables jours de fret ont eu raison d'eux. Karl, debout, piétine son néant. Il songe à repartir au front pour en finir d'une manière ou d'une autre, de toute façon le pire, il le vit. Le bonheur rend la vie courte, au camp de la mort le temps ne se presse pas. Un peu de neige, un peu de brouillard et beaucoup de froid. Les cris des enfants séparés de leurs mères déchirées qui hurlent ! En cette saison, le jour ne dure guère, il vient juste pour annoncer la nuit qui revient vite. Pendant que les gros maigrissent, les maigres meurent, du moins pour ceux qui traînent avant d'aller à la douche.

Arrivé midi, Karl mange sa ration de soldat, plus pour se redonner envie de fumer que par faim. Son âme emprisonnée dans le cinématographe de ses yeux projette sur l'écran blanc toujours la même scène, la même musique, le même film interminable, les décors sont plus vrais que nature, les figurants excellent dans leurs rôles dont la masse ne fait plus qu'un. Les prises de vues sont magnifiques et le scénario parfait, on s'y croirait, rien ne manque. Dans le silence, on tourne, le metteur en scène ne crie jamais « coupez : on la refait ! » Des moyens colossaux ont été investis. Le réalisateur qui restera dans les mémoires des spectateurs n'est pas un débutant. Dommage qu'il n'y ait pas de pause ! Tout le monde retrouverait le sourire, les enfants monteraient sur les genoux des soldats pour toucher la mitraillette en

Bakélite, ils voudraient mettre le casque trop grand pour eux qui les empêcherait de voir le rire sur le visage des soldats d'opérette. Les verres d'orangeade et de café circuleraient sur le plateau, les morts se relèveraient pour aller se réchauffer en parlant de problèmes d'heures supplémentaires. Alentour, une myriade de caravanes pour les costumes, les restaurants sous des tentes avec assiettes en papier et tout cela dans une forêt de projecteurs, de machines à brouillard artificiel. La caméra sur rail avec manivelle à l'arrêt et, surtout, n'oublions pas ces fameux fauteuils d'acteur : le premier rôle de Karl écrit en majuscule de lettres pochées « Kurt Jürgen », et pourquoi pas « Danièle Darrieux » dans le rôle de Sarah... Mais, ne rêvons pas, ici la réalité dépasse la fiction, tout est bien réel.

Ce matin monsieur Larosh est décidé à trouver le numéro de téléphone de la mairie de Roubion. Dans ce petit village, tout le monde se connaît et il prendra un rendez-vous téléphonique, ou alors François l'appellera le soir. La seule inquiétude, est-il encore vivant ? Sa femme lui a mis le doute et, de plus, l'hiver est encore là, comment est la route dans ce pays de neige ? Toutes ces questions le préoccupent, il ne faut pas crier victoire. Son idée n'est qu'une ébauche.

Madame Larosh s'active, demain c'est shabbat, les Parisiens viennent dîner. On commence à manquer de tout à table, mais en cherchant bien et en payant plus cher on trouve. Certes, le temps presse, mais monsieur Larosh a changé d'avis, il n'est pas à quinze jours près. Après mûr

examen, il préfère envoyer un courrier avec son numéro de téléphone. La lettre stipule le minimum d'informations.

Le tout est de savoir si François est toujours de ce monde ou parti ailleurs. Toutes ces hypothèses sont à prendre en compte, sans réponse à son courrier le téléphone sera son dernier recours.

S'il revoit son ami, tous les espoirs sont permis, dans le cas contraire, il fera partie du troupeau, avec les autres Juifs qui s'entassent à Nice. Les faux papiers commencent à circuler : c'est une vraie mascarade qui fait rire les antisémites, les ratés, les jaloux, les opportunistes, en deux mots la collaboration qui souille la France.

Monsieur Larosh en bon comptable commence à rassembler ses économies, de l'or et des pierres précieuses et autres bijoux de famille, enfin tout ce qui peut s'échanger contre nourriture, passe droits, et tout cela cousu caché dans des manteaux très ordinaires, bien sûr, pour se fondre dans la masse. Sa femme l'observe, dépassée par les événements. On ne rit plus à la maison, chaque phrase que prononce monsieur Larosh à sa petite famille est un ordre. Le mouton s'est transformé en loup, en chef de meute. Il est prêt à tuer. En cherchant parmi les bijoux, il retrouve sa chaîne avec son matricule de poilu. D'instinct, il la remet, après tout elle lui a porté chance, et il emmerde les *boches*.

Il ne cesse de répéter que si chaque Juif raisonnait comme lui la limonade des Allemands n'aurait pas le même goût !

Dans son désert quotidien, Karl regarde passer les heures qui déposeront la nuit sur Birkenau. Une fois les douze tours d'aiguille achevés, il est comme la trotteuse de sa montre, il revient toujours au même point. Sa relève est arrivée avec sa soupe, un morceau de pain et une pomme. Celui qui sort de table évite à Karl un déplacement inutile. Les deux hommes fument une cigarette ensemble et discutent de la journée, de la mort qui défile, et rêvent de permission. Karl l'informe de son intention de repartir au front, il se fait traiter de malade, car ici c'est la planque. L'espérance de vie au front dépasse très rarement un mois, ou alors on revient estropié, aveugle ou fou. « Je n'existe plus ici », répond Karl en repartant vers son abri de solitude, longeant les barbelés comme tous les soirs. Son regard balaye les alentours par habitude quand, soudain, il aperçoit une silhouette tirant un enfant par le bras. Il accélère le pas pour se placer contre un baraquement d'où il verra surgir l'individu dont il a compris l'intention, soit l'horreur de l'horreur !

Karl pose à terre son barda de nourriture. L'Allemand se fait tigre, sans réfléchir, il attend sa proie qui va passer devant lui bien caché. Une fois derrière, il assène un coup de poing sur la nuque sans casque de ce monstre. L'homme s'effondre, le choc est d'une violence inouïe. Il prend l'enfant qui est une gamine, lui bâillonne la bouche d'une main pour ne pas qu'elle crie et se rend à l'entrée du baraquement, d'où plusieurs paires d'yeux ont assisté à la scène. Il pousse la porte avec un pied et se retrouve devant plusieurs femmes, debout. Il donne l'enfant à l'une d'entre elles et repart finir son travail de prédateur pour la cause du bien.

En retournant le corps inerte, il devine dans la pénombre les yeux restés ouverts. Le coup a été fatal. Il traîne le corps et l'adosse contre le mur de brique des latrines. Un souvenir du front lui donne une idée : il part chercher sa bouteille de schnaps, ouvre la bouche du cadavre et fait couler dans sa gorge le liquide, ensuite il emprisonne la bouteille le long du corps. La nuit et le froid feront le reste, on retrouvera demain au petit jour l'ivrogne endormi pour l'éternité dans son lit de glace.

Karl reprend ses affaires posées à terre, repart dans sa cabane et refait les gestes quotidiens du soir, automatiquement, sans réfléchir, mais reste habillé. Une fois la soupe chaude, ses mains tremblent ; après trois cuillères avalées et un verre d'eau, il range le tout dans un sac, ressort en observant les environs, repart vers le baraquement et ouvre la porte. Les femmes sont en train de cajoler la gamine, il pose sa nourriture à côté et repart sans dire un mot dans son antre.

Aussitôt la porte refermée, la langue de feu de la bougie vacille, Karl souffle comme un bœuf, il tremble. Sur une étagère, une bouteille de vin rouge attendait qu'on la débouche. Il verse la quantité d'un bol de ce liquide libéré dans la casserole, met du sucre et fait chauffer le tout sur son petit poêle. Les yeux fermés, il boit ce breuvage comme un élixir puis il allume une cigarette, s'allonge et regarde sa main qui lui fait mal. Il pense à la gamine qu'il a sauvée de cette crapule. Soudain un déclic se passe dans sa tête. Sa vie a repris un sens, il se sent bien, il s'aime à nouveau. Des larmes d'émotion coulent de ses yeux, c'est une source d'amour qui jaillit de son âme. Karl a maintenant un but, il revit, il est à nouveau maître de ses actes. C'est un cadeau

venu du ciel et même s'il doit en crever il n'est plus cette bête de somme accrochée à la charrette du diable.

Levé tôt pour ne pas dire qu'il a très peu dormi, Karl donne l'alerte concernant l'ivrogne qui a traîné du côté des femmes. Le médecin-chef arrive mal fagoté et réveillé trop tôt à son goût ; une fois sur les lieux, de son pied il bascule l'épaule du mort qui tombe sur le côté dans sa rigidité cadavérique. L'affaire est passée comme une lettre à la poste. L'officier S.S. repart aussi sec dans sa chaleur en se frottant les mains qu'il essaie de réchauffer par son haleine. Karl récupère sa bouteille d'alcool, car son café arrosé lui manque. La charrette du matin aura aujourd'hui un voyageur de marque ! Une myriade d'idées traverse la tête de Karl, car il va falloir nourrir ce petit bout de femme qui est devenu sa raison de vivre.

Voilà plus d'une semaine que monsieur Larosh a envoyé la lettre et toujours rien !

La journée il cherche à acheter de quoi manger avec Sarah qu'il promène à son bras. La nourriture kascher est passée au second plan et pour lui Dieu aussi. Ce qui compte, c'est de survivre. On dit que dans le cochon tout est bon, s'il trouve du jambon il l'achètera. Quelques patates, deux œufs, les opportunistes commencent à s'enrichir. Il n'en veut à personne, se disant que si les Juifs étaient à leur place ils feraient de même. Les alentours de Nice foisonnent de petits marchés, le père et la fille descendent à pied le boulevard Borriglione avec quelques légumes et des œufs. Se nourrir

est devenu l'occupation principale et les réfugiés qui arrivent d'un peu partout n'arrangent pas les choses. Les contrôles d'identité sont monnaie courante, à croire que la ville est remplie d'assassins, de voleurs de grand chemin. Deux gendarmes interpellent Larosh et lui demandent ses papiers. Il ne cède pas et il leur dit : « Je suis Jack l'Éventreur ! », en les regardant bien dans les yeux, puis, il sort de son col sa plaque de fer d'ancien poilu, accrochée autour de son cou. « Circulez », dit l'un d'entre eux ; ils repartent.

Sarah gronde son père qui, lui, a les nerfs à vif. C'est décidé, demain il appellera François !

À peine arrivée à la maison, la petite raconte à sa mère leur après-midi et l'anecdote des gendarmes tout en épluchant les quelques patates qui finiront en omelette. Larosh se met à l'aise et Sarah dresse la table ; depuis quelque temps, on mange dans la cuisine, la fête est terminée, le repas est vite pris, Byzance est parti avec la guerre...

Le Maréchal raconte dans le poste à galène que sans lui la France serait K.O. Les Juifs sont ravis... Ce vieux débris n'a jamais rien gagné à part des galons. Distributeur honoraire de croix de guerre dans les tranchées de Verdun, loin du feu d'artifice, lui qui mange son siècle de vie terrestre sans vergogne, en regardant passer la chair à canon jusqu'à sa boîte de soldat inconnu, trouve cette situation agréable du moment qu'on parle de lui. Il pavoise, il s'écoute parler, condamne le Général, fait torturer les résistants, qualifie de terroristes ceux qui veulent la France libre.

L'omelette est dans les assiettes et on boit de l'eau. On frappe à la porte ! Le couple se regarde, madame Larosh se redresse d'un coup dans ce bruit de chaise qui racle par terre. Son mari la retient par le bras en disant : « j'y vais moi ! »

Dans les secondes qui défilent, il imagine le pire, car il n'attend personne, et puis, pourquoi taper si fort à la porte quand il y a une sonnette ? Le temps d'arriver, il prend la poignée dans une main et reste figé un instant : son cœur pilonne sa poitrine, ses tempes se mouillent, l'esprit frappeur renouvelle ses coups de boutoir, il ouvre enfin la porte.

Un homme se tient debout dans l'obscurité et dit : « La lumière s'est éteinte et je ne trouvais pas la sonnette ! »

Monsieur Larosh regarde ce bonhomme aux cheveux gris et dit : « Qu'est ce que vous voulez ? »

« Comment, répond l'autre, tu as besoin de moi, je suis venu ! »

Ce timbre de voix explose dans la tête de Larosh : c'est François, c'est l'écho des tranchées, c'est Verdun, c'est son ami de toujours qui a répondu. Ce ne sont plus les tempes qui sont mouillées, ce sont les yeux.

Les femmes vont au travail, si l'on peut parler ainsi ! La petite Léa reste cachée. Le groupe rencontre Karl qui s'occupe du corps de l'allemand en attendant la charrette. Elles regardent le mort en passant, Karl bouscule l'une d'elles et vocifère des insultes, elles ont compris le manège. Une fois le corps emporté, Karl rejoint sa guérite où l'autre sentinelle a été informée de la découverte du matin. Les deux hommes fument une cigarette en discutant de cette affaire. Karl dit à l'autre à propos d'hier soir : « Tu as raison, ici c'est la planque ! »

Ce matin, il neigeote en enfer, les flocons tournicotent, à croire qu'ils ne savent pas où se poser. La main droite du tueur de la nuit n'arrive plus à se fermer. Tout en surveillant les entrées et les sorties de cet endroit maudit, le *boche* devenu ange gardien échafaude un plan merveilleux pour nourrir le troupeau de brebis et cet agneau de lait. Karl s'est transformé en magnifique berger allemand aux dents acérées, tueur de loups, sa queue en panache, ses oreilles droites, sa truffe qui renifle le vent. Karl revit.

La terre est blanche en cette fin de journée, quelques centimètres de flocons de larmes qui sautent de la cheminée sont descendus sur Birkenau. Karl rompt avec ses habitudes, il va droit au bureau de la direction du camp, il demande à une secrétaire audience à son supérieur. Celle-ci pense que cela concerne l'ivrogne retrouvé à l'aube. Il est reçu par un sbire au visage taillé à la serpette avec casquette à tête de mort. Assis derrière son bureau, il répand une odeur de parfum mélangée au tabac brûlé, dans cette pièce jamais aérée qui pue le diable en personne. Au garde-à-vous devant ce minable qui n'a même pas levé les yeux et qui continue à lire et à signer ce qui, plus tard, sera sa condamnation à mort : « Je vous écoute soldat », dit l'homme en noir. Et Karl de s'expliquer : rester en faction ses jambes le font souffrir terriblement et que s'il pouvait changer d'emploi, il retrouverait force et vigueur... Puisque ses états de service sont irréprochables, l'autre n'y voit aucun inconvénient et lui demande ce qui lui conviendrait. « La manutention, la tambouille des officiers, des soldats », évoque Karl. Le bourreau sourit et répond : « Aucun problème ». Il griffonne quelques mots sur un papier, signe et tamponne. Karl salue, et repart content avec son passeport pour les cuisines, où il va se ren-

dre d'ailleurs pour son repas du soir. Une fois dans les lieux, il avise le chef de cuisine que demain il prendra son service chez lui en lui donnant le papier. Le cuistot lit le pli, le met dans sa poche et lui dit : « Pas de problème : à demain, à six heures ! »

Karl prend de la soupe, une pomme et se met sur un coin de table et engloutit le tout. Le chef vaque à ses occupations et explique à Karl la bonne marche de la cuisine, les autres observent le nouveau, l'un épluche les patates pendant qu'un autre lave une immense casserole dans un va-et-vient de serveurs qui coltinent la nourriture sur les tables des sous-officiers. Tout en allumant une cigarette, Karl fait des calembours acides sur le juif qui a faim, les autres rient. Son intention est bien de se fondre dans la masse de ces sous-merdes et tout cela pour mieux cacher ses intentions. Avant de partir, il remplit la gamelle qu'il avait apportée et prend deux pommes. Arrivé devant le baraquement, il pousse la porte et dépose la nourriture sur une table. Les femmes l'observent dans la lumière d'une ampoule trop faible pour l'espace qu'elle doit éclairer. Doucement, la petite Léa relève la tête pour montrer son visage d'ange. Karl sourit. Il s'approche d'elle, la prend dans ses bras et l'assoit devant la soupe encore chaude qu'elle s'empresse de boire.

Dans un silence qui en dit long, l'Allemand repart dans son abri où ses habitudes du soir l'attendent. Il va dormir du sommeil du juste, car demain une nouvelle vie commence.

Larosh se jette dans les bras de François qui n'en attendait pas moins de lui. Ils se touchent, se frottent le dos, se respirent. Madame Larosh et sa fille sont venues à la rescousse, elles admirent le tableau le cœur soulagé, tout en les entraînant vers le salon. François pose sa musette sur le parquet et s'installe dans un gros fauteuil anglais en cuir vert pendant que Larosh va chercher le vermouth, sa femme les verres et Sarah un cendrier, car de François émane une odeur de fumeur. Les présentations commencent. François enlève sa casquette qu'il fixe sur son genou droit plié. La conversation banale va bon train, du genre « Comment ça va ? Qu'est ce que tu fais dans la vie, maintenant ? Les enfants ? », etc., etc.

Madame Larosh n'oublie pas son omelette qu'elle coupe en petits morceaux et arrange proprement dans un plat en argent, qu'elle apporte sous le nez des hommes qui, leur verre à la main, ne refusent pas.

Les deux copains se taquinent sur leurs rides mutuelles, la couleur de leurs cheveux, leur embonpoint et ils se comparent, bien sûr, à un grand vin qui mûrit en fût de chêne. Un ange passe et les discussions sérieuses commencent. François, qui a tout compris, explique à Joseph qu'il est venu le chercher, car on ne monte pas dans son village comme l'on va sur la promenade des Anglais. D'ailleurs, il n'a pas l'intention de s'éterniser dans cette ville pourrie par la guerre. De plus, en faisant d'une pierre deux coups, il est venu chercher sa fille, coiffeuse à la rue Notre Dame. « Raymonde ? » demande Sarah. « Oui ! », répond François. Le rire et l'étonnement circulent, ils ont tous compris. Le

monde est petit quand il veut bien, et c'est tant mieux pour Sarah qui se sent rassurée.

Les deux hommes décident du départ, en ordre dispersé, bien sûr : Sarah, Raymonde et François, d'un côté, mais sans les papiers de la cousine de Raymonde qui a l'art d'oublier, son sourire fera le reste ; les Larosh habillés en paysans, avec cage à lapins dans une main et poussins dans l'autre, sans leurs papiers, évidemment. C'est bien connu, le Juif n'est pas agriculteur et ne vit surtout pas à la montagne, voyons ! Sa femme se promène en hermine et le mari porte un beau costume avec Borsalino et sa robe d'avocat dans son cartable cousu de cuir pleine fleur, c'est logique. D'un seul coup d'œil, les gendarmes très intelligents auront compris. Si l'habit ne fait pas le moine, là, en plus, il n'est même pas baptisé. François et Joseph rigolent de leur ruse qui marchera à coup sûr. Monsieur Larosh se relève et va chercher sa vieille pipe de Verdun, car François bourre la sienne. « Je m'entraîne », dit-il à sa femme qui le regarde, étonnée. Les deux compères enfument le salon, la bouteille de vermouth est à marée basse. Sarah pense à Raymonde et à ce bout de chemin qu'elles feront ensemble.

Cinq heures du matin, le vent souffle sur Birkenau à décorner les boucs. Le craquement du bois et le cliquetis de la serrure de la porte réveillent Karl avant l'heure. Il prépare son petit bonheur : café arrosé et cigarette ! Une idée qu'il avait eue la veille lui revient à l'esprit : il a gardé une pomme, il la coupe en morceaux et la met dans une petite

casserole avec du sucre et un peu de vin qui lui reste du « grand soir », puis cinq minutes sur le feu. Le petit déjeuner de Léa est prêt. Il se rend dans le dortoir. Les femmes, dans leurs couvertures sales, sont épuisées par le froid ; à l'une d'entre elles, il donne la pomme cuite pour la petite et dit : « Demain, café pour tout le monde », et il repart pour son nouveau travail.

La cuisine a gardé un peu de chaleur de la veille avec son odeur de graillon. Ils sont tous là devant leur bol de café. Deux grands bacs de métal assez profonds font office d'évier avec brûleurs à gaz dessous. Dans cet univers d'aluminium, de fonte et de vaisselle, on oublierait presque ce qui se trame en permanence autour. On donne une nouvelle tenue de travail à Karl : au revoir la mitraille, bonjour l'épluchelégumes et le torchon sur l'épaule. Une fois le travail commencé, on questionne Karl, et lui raconte la construction du camp, les premiers arrivages de camions, de wagons de Juifs. Cette ancienneté lui donne un certain prestige. Tout cela arrosé de plaisanteries morbides pour amuser les oreilles de ces types qui ont vendu leur âme au diable.

La journée passe très vite sous l'œil du chef qui évalue le nouveau. Karl est irréprochable, à croire qu'il a fait ça toute sa vie. Une question, cependant, le taraude, comment transporter de la nourriture chez les femmes sans se faire remarquer ? Pour Léa, aucun problème, les poches du manteau suffisent, mais pour les femmes, il doit trouver un subterfuge sans faille sinon c'est la douche pour tout le monde. Rentrer le soir, même à la nuit, avec un sac de bouffe récupéré ici et là sans attirer l'attention de cette vermine qui pullule dans le camp n'est pas une mince affaire. Même

certains Juifs pour rester en vie sont prêts à le dénoncer ; ils caressent le diable dans le sens du poil, on a tout vu ici !

La journée s'achève, Karl nettoie la grosse cuisinière à tambouille des cendres de charbon, quand une idée lumineuse lui vient à l'esprit !

Trois heures de discussion, les deux amis s'embrassent. François va rejoindre sa fille dans son petit appartement avenue Foch, malgré l'invitation à passer la nuit chez les Larosh. Ils se donnent rendez-vous après-demain à 5 h 30. Larosh a la journée pour trouver les vêtements et tout le reste pour leur épopée.

Le couple et Sarah se regardent assis dans leur salon pour se remettre de leurs émotions. Madame Larosh prend soudainement conscience qu'elle va devoir quitter son appartement, sa gorge se serre. Elle en parle à son mari une fois au lit. Lui n'en pense pas moins, mais cache son jeu pour la rassurer en disant : « Et les autres Juifs, que font-ils ? Ils l'emportent sur le dos leur maison, comme les escargots ? Allez, dors maintenant ».

Tôt le matin, les petites cuillères sont déjà au chaud dans le bol de café des Larosh. Sarah dort toujours et son père gamberge sur l'organisation de la journée. Il veut aller dans la vieille ville pour acheter des vêtements d'occasion, plus bottines et godillots à clous, bas épais couleur chair ou gris, liquette, casquette et, bien sûr, de gros tricots de laine et manteaux raccommodés de la dernière guerre. Le bouseux dans toute sa splendeur, d'autant plus que dans la haute mon-

tagne, ces accoutrements seront de rigueur, pour faire face à la neige, la boue et le froid. La nature se moque royalement de la mode parisienne, ce qui compte c'est de survivre dans cette nature hostile.

Sarah est levée, ses bras ne seront pas de trop pour porter tous ces achats. Elle pense à Raymonde qui, telle une reine, elle, se déplacera avec sa coiffeuse ! Cette réflexion la fait rire.

La petite famille est dans le vieux Nice avec ses odeurs de salaisons, d'épices, de cuir mal tanné quand ce n'est pas de fromage. Dans une ruelle trop petite, volailles et lapins enfermés dans l'osier à la vue des passants n'arrangent pas la circulation. On vend du blé, du son, de la bouillie bordelaise, toutes sortes de graines avec les cris de vieilles marchandes qui veulent attirer l'acheteur. Le tailleur se fait chiffonnier sous le regard des marchands intrigués, car lui comme sa femme n'a pas la tête du client type, et en plus il ne marchande même pas. Il faut dire que le prix de certains costumes sur mesure faits par Larosh suffirait largement à acheter le stock de ces vieilleries entassées dans ces anciennes écuries devenues, si l'on peut dire, boutiques. À trois heures de l'après-midi, les jambes se font lourdes, chacun porte un sac de toile de jute remplie de la liste d'achats préparée par Monsieur Larosh. François s'occupe des bestioles. Il commence à pleuvoir. En empruntant l'escalier de la Porte Fausse, les futurs montagnards décident de prendre un taxi, car entre la fatigue et les contrôles tous azimuts cela reste plus prudent, surtout avec ces sacs qui pourraient intriguer les gendarmes zélés et les mettre sur la piste des intentions de la petite famille dont le seul crime est de vouloir rester vivants.

Le système est bien huilé entre le porteur de képi jusqu'à la bête humaine qui arrive dans sa locomotive à Auschwitz : chacun a mis sa petite contribution au service des basses besognes du diable dans son nid d'aigle. Insulte suprême que cette comparaison pour ledit volatile qui n'a rien demandé, lui qui ne vit que d'espace et de liberté et ne tue que pour se nourrir.

Arrivés à la maison ils déballetent tout par terre dans des relents de naphthaline. Ironie du sort, le riche tailleur préservera sa vie dans des vêtements de misérable...

Karl se lève d'un coup et va voir le chef pour lui demander si le soir en partant il ne pourrait pas prendre un peu de charbon pour chauffer sa cabane. Le cuisinier le regarde d'un air sérieux et lui répond : « Il faudrait demander à notre Führer, mais je crois qu'il est assez occupé comme ça ! Tu peux, j'en prends la responsabilité. »

L'affaire est dans le sac, si l'on peut dire. Karl s'arrange pour partir le dernier, il fume, il boit un café, lit une gazette sur la table propre, assis les jambes posées sur un tabouret. Le chef, content de son nouveau, le regarde en sortant et lui dit de ne pas oublier d'éteindre la lumière en partant. « *Ja wohl, mein Führer !* », répond Karl en souriant. Le nouveau attend quelques minutes, que le silence se fasse dans les lieux. Il prend un sac de jute vide, remplit sa gamelle de soupe pour soi-disant demain matin, et la pose sur la table avec deux pommes. Au fond du sac, il met des pommes de terre bouillies, des pommes et du café moulu, du sucre dans

une boîte de conserve vide. Il pose un vieux torchon sur le tout et met deux pelletées de charbon et, par-dessus, sa gamelle et les deux pommes. En enfilant son manteau, il ne peut s'empêcher de remettre deux pommes dans ses poches. La lumière est éteinte. Une fois dehors, après avoir marché une vingtaine de mètres, il se fait accoster par un jeune soldat, une faction qui s'ennuie et veut faire du zèle pour passer le temps. Bien sûr, le *boche* lui demande d'ouvrir son sac, Karl s'exécute d'un air blasé en lui disant : « Tu t'étais encore le sein de ta mère que j'étais déjà là à surveiller la construction du camp ! » L'autre s'excuse et le charpardeur repart en constatant que sa ruse fonctionne à merveille. Il se sent utile, invincible et le cœur propre. En ouvrant la porte du dortoir, il surprend les femmes qui ne l'attendent plus vu que ses horaires ont changé. Karl demande à une petite brune de surveiller l'entrée et dépose la nourriture dans un coin à l'abri des regards du premier venu et s'approche de Léa pour l'embrasser et repart aussi sec avec le charbon pour rejoindre son abri, sa tranquillité. Les femmes se partagent la nourriture et Léa mange à sa faim. Une brise d'amour a soufflé dans cet univers de souffrances. La petite brune qui surveillait l'entrée n'est pas insensible aux actions de l'Allemand et à son caractère bien trempé. Cette jeune femme, à la vie exempte de tendresse et d'amour, aurait bien besoin de bras protecteurs pour réchauffer son cœur dans ce corps tout maigre. Elle mange une pomme de terre, mais aimerait bien croquer la pomme de Karl, ses yeux dans le vague en disent long. Dans cet endroit, la morale, les conventions sont depuis bien longtemps passées à la trappe. Une seule chose compte ici, l'instant présent, car demain ne rassure personne. Elle s'endormira ce soir en rêvant à cet homme. Ce coup de foudre a

éclairé son âme, les ténèbres se sont dissipées un moment, laissant apparaître une oasis dans ce désert d'amour. Karl allume son charbon et la nuit restera chaude. Il est content de lui, un petit verre de vin chaud, une cigarette bien roulée. La bouilloire aura fait son travail demain matin, la houille prend son temps avant de s'éteindre, fini le feu de paille. La douleur de sa main droite s'estompe, le ressort du réveil est remonté, Léa doit dormir avec son petit estomac plein.

Depuis toutes ces histoires Karl se réveille tout seul, quatre heures trente ce matin. L'excitation de cette nouvelle vie certainement et, surtout, le fait de se sentir utile à quelque chose, à quelqu'un. Son petit rituel achevé, il prépare les pommes cachées dans les poches de son manteau pour le petit déjeuner de Léa ; ensuite, il enlève le couvercle de la bouilloire, verse dedans du café, du sucre et apporte le tout au dortoir, où il ne s'éternise pas. Il y a bien longtemps que les femmes avaient oublié l'odeur du café. Chacune d'elle prend un verre, ou tout ce qui peut servir de récipient, et absorbe le breuvage chaud, entortillée dans sa couverture. La surprise et l'émotion font que certaines ont les larmes aux yeux. L'Allemand retourne dans son abri. Une fois sa toilette terminée, il s'en retourne à son travail.

Ses allées venues incessantes chez les femmes le soir l'inquiète. Il a peur de se faire repérer. Depuis le début tout se passe bien, mais des yeux mal intentionnés peuvent tout faire capoter. Certes, le baraquement est le dernier, il est caché par les latrines, mais on ne sait jamais. Ce soir, il donnera la nourriture par la fenêtre et les barbelés n'ont pas d'yeux !

Ce matin, il est le premier en cuisine, à croire qu'il a dormi là. La soldatesque arrive peu à peu, certains chahutent,

d'autres ne sont pas du matin. S'il n'y avait pas cette abomination autour du mess des sous-officiers, ils seraient des hommes comme les autres. En buvant son café, le chef fait ses petites réflexions de début de journée, histoire de se réveiller. L'équipe l'écoute avec sérieux, mais, de temps en temps, une pomme de terre traverse la cuisine pour atterrir dans un bol. Le cuistot n'a rien vu, bien sûr, ce vieux de quarante-quatre ans laisse faire, l'ambiance est bonne, il aime ça. Lui aussi a jeté des pommes de terre dans sa jeunesse. Aujourd'hui, c'est saucisse et lentilles, façon charbonnier, bien sûr. Karl se demande comment il va transporter le plat du jour. Ce ne sont pas les marmites qui manquent sous la grande table de travail ou dans les placards, mais il faudra prendre celle que tout le monde a oubliée, la poussière trahira la fainéante. La journée s'écoule tranquillement, le nouveau prendrait presque du plaisir à travailler ici ; le chef dans ses plaisanteries imagine son Führer manger à sa table concoctant le menu à voix haute avec ce boucan de vaisselle, de casseroles et de robinet.

Les Larosh essaient leurs nouveaux habits. Madame est magnifique, mais avec un fichu sur la tête pour cacher ses cheveux teints. Quant à Monsieur, il veillera demain matin à ne pas se raser. Pour ce qui est de la cousine de Raymonde, il ne faudra pas trop en faire. Le classicisme d'une jeune fille de vingt ans suffira. Aucun bagage ne sera emporté, car ils sont simplement descendus à Nice pour des achats et pour aller voir de la famille. L'or et l'argent sont cousus dans la

doublure de ces gros manteaux. À onze heures du soir, tout est fin prêt.

Dernière nuit à passer chez eux et après, mystère ! Il vaut mieux partir tôt le matin dans cet accoutrement pour ne pas éveiller les soupçons de certains voisins mal intentionnés.

Le jour dort encore, on sonne à la porte, c'est la petite Raymonde qui vient chercher sa cousine. Les deux petites s'embrassent. Après une tasse de café, les voilà qui descendent l'escalier à pas feutrés et vont directement à la gare où le Train des Pignes les attend.

François est à l'angle de la rue Alphonse Karr, il a rendez-vous avec le couple de paysans qui marche dix mètres derrière lui, leurs bestioles dans des paniers d'osier.

La maison est fermée ainsi que l'eau, le gaz et l'électricité. Le chat est enfermé sur le balcon, le voisin sera sa deuxième maison.

Tout ce petit monde prend les rues ordinaires pour rejoindre la gare. Madame Larosh reproche à son mari de ne pas avoir prévenu les Parisiens. « À la guerre comme la guerre ! », dit-il. « S'ils parlent, on est foutu ! » Dans chaque rue, le boulanger parfume son trottoir de ces odeurs magiques qui enivrent le piéton. Il y a bien longtemps que les Larosh n'avaient pas emprunté les rues de Nice à une heure pareille...

François a tout prévu, il a déjà les billets dans la poche pour toute la clique. Moins on se fait remarquer, mieux l'on se porte. La Micheline est là, mais le wagon est fermé. Les deux hommes se font renard, tous leurs sens sont en éveil. Joseph a une lame de rasoir dans sa poche, avec laquelle il est prêt à saigner un gendarme pour sauver sa peau. Les sbires de Pétain n'impressionnent pas le tailleur. Si les lois

ont changé, les coutumes avec. Une simple entaille sur une carotide et le brigadier va en enfer le temps suspendu à quelques battements de son cœur à trois sous.

Assises sur un banc, les deux cousines papotent. Le mécanicien arrive dans son bleu de chauffe pour mettre en route le diesel, le diesel de cette machine bleu délavé. Sur un mur traîne une affiche depuis laquelle les yeux du Maréchal donnent l'impression d'observer tout le monde quand on les fixe.

Dans cette puanteur de gasoil brûlé, qui s'ajoute au froid, il règne dans ces lieux une ambiance désagréable, d'une tristesse sans pareil, de cette monotonie qui gouverne en maître et qui ne partage rien avec son décor statique et fatigué. Seul un futur pendu pourrait trouver ici l'inspiration qui lui manque pour faire le grand saut du tabouret qui tendra la corde. Ce sont les heures glauques des écoliers mal réveillés, des ouvriers mal exploités par le patron bien au chaud dans ses couvertures, et qui prétend que l'avenir appartient à ceux qui se lèvent tôt. Il péroré avec maîtresse déguisée en secrétaire et femme pondreuse de fils à papa nourris avec une cuillère en argent, cette bouillie de science infuse, de baratin de bourgeois, qui a trouvé la martingale ou l'héritage à la mise à bas.

Les portes du wagon s'ouvrent enfin, besogneux, paysans, veuves de guerre ou de cancer s'engouffrent dans cette boîte en tôle qui tousse sa fumée noire. Une fois installé, le froid est le même que sur le quai, seule l'odeur change : senteur d'ail, bruit de poules qui restent vivantes pour conserver leur viande. Tout le monde s'ignore, à croire qu'ils se détestent. Certains raclent leur gorge, d'autres ont les yeux fermés ou

crachent dans leur mouchoir en coton d'occasion que l'on remet dans la poche, car rien ne se jette.

Le contrôleur arrive pour faire le trou, suivi d'un gendarme avec son chapeau façon boîte de conserve ouverte. Il observe les vivants... D'après lui, respirer pour les Juifs est une infraction à la loi. François a raison, on ne contrôle pas les bouseux. Le brigadier tourne les talons, ressort et va s'endabler ailleurs. Les Larosh reluquent le prédateur à travers les vitres, Joseph l'imagine baignant dans son sang, ce libéricide tueur d'enfants, secrétaire du bourreau qui va chercher le client en salle d'attente et se sert, sinistre, de son uniforme bleu comme un parapluie de sa conscience.

Ça y est, la Micheline roule au pas en sortant de la gare du sud et prend de la vitesse. Elle ballote le voyageur de gauche à droite comme l'aiguille d'un métronome. Un bébé se met à crier, réveillé par cette ferraille. Maman discrètement déboutonne son grand manteau et le reste et donne son mamelon à cet affamé d'amour, le calme revient. Seules les femmes observent la scène, les yeux pleins de tendresse ou de souvenirs. Les hommes regardent dehors, ces histoires de bonnes femmes ne les concernent pas.

Les Larosh voient défiler la ville de Nice par la fenêtre et, le temps de réaliser où ils sont, les voilà ailleurs. François bourre sa pipe.

De temps en temps, les nouvelles cousines se chuchotent quelques mots à l'oreille et se mettent à rire. Le petit train passe de la ville aux tunnels et puis aux collines, et c'est encore la ville qui intrigue le voyageur profane pour finir par longer le lit du Var dans cette ligne droite et son défilé de platanes sans feuilles au garde-à-vous avec, en fond de

décor, les sommets enneigés pour donner à boire à ce fleuve qui cache son jeu les jours de ciel bleu.

Midi, l'heure de pointe est arrivée à Birkenau, le soldat a faim, le mess des sous-officiers se remplit. Karl compte les louches de lentilles qu'il met dans chaque plat plus une saucisse par personne. Dans la salle, le bruit des discussions résonne sur les murs et le plafond, cela donne un brouhaha indescriptible, sans parler des couverts, assiettes et verres qui s'entrechoquent. À la fin du repas, une nappe de fumée envahit les lieux pour couronner le tout. On parle de la guerre et du Führer, bien sûr, et de ces Juifs qui n'en finissent pas d'arriver et qui donnent du fil à retordre à ces Allemands qui sont consciencieux dans leur travail, mais débordés par cette quantité industrielle de carcasses qu'il faut faire disparaître dans de brefs délais sinon c'est l'engorgement et l'usine s'arrête. On fait courir le bruit que dans d'autres camps ils s'en sortent mieux pour que la compétition accélère la cadence.

Finalement, le nouveau a trouvé l'astuce pour transporter la nourriture sans être obligé de revenir avec la casserole vide. Des boîtes vides feront l'affaire. Le calme est revenu dans le mess, on lave, on brique et on frotte par terre pendant que le chef est parti faire la sieste. Il reviendra vers quatre heures pour la tambouille du soir.

Dans ces heures de battement, Karl a rempli deux boîtes avec saucisses coupées en petits morceaux qu'il a mis dans son sac à charbon. Il ne réalise même pas que les Juifs ne

mangent pas de porc, mais il y a déjà bien longtemps que ces convictions sont passées à la trappe.

Assis sur une chaise dans la salle, les pieds allongés, maintenant il boit son café, se roule une cigarette. Les autres sont ailleurs, lui préfère rester ici, car dehors il en a trop vu depuis qu'il est dans le camp. Il pense à Léa qui se cache de la mort qui la cherche, et à ces femmes dont il ne voit que le groupe pour mieux se protéger ; ainsi, si l'une d'entre elles disparaît, il en sera moins affecté. Avant même le retour de la brigade, Karl commence à éplucher les pommes de terre, qu'il jette dans une bassine en fer. Les premiers tubercules rebondissent et font résonner le récipient. Dehors, il pleut, pour changer. Le chef arrive trempé, il voit son nouveau déjà au travail et lui dit : « Mais tu n'as pas fait ta pause ! » Karl répond en souriant : « Je voulais aller à la plage, mais j'ai oublié mon maillot et mes lunettes de soleil... » ; et l'autre en rajoute : « Tu n'as rien perdu, la chaleur est insupportable ! » La cuisine a repris son rythme de travail et, comme d'habitude ici, on ne pleure que les oignons épluchés, ce qui amuse le cuistot : « T'inquiètes pas, tu la reverras ta mère ! » Soudain, un S.S. fait irruption dans la cuisine, Karl a un frisson, s'il est découvert, c'est le peloton d'exécution. Tenant fermement son couteau, à la moindre altercation avec le S.S., il égorgera l'homme à la tête de mort : « quitte à mourir pour mourir autant emporter un souvenir », se dit-il. Mais non, le « chleu », arrivé au camp après le service, a faim. Le chef l'installe dans la salle et lui propose une omelette. Les S.S. n'ont pas bonne presse auprès du soldat ordinaire, personne ne parle, même le chef n'a plus son comportement habituel.

En cette fin d'après-midi ordinaire, l'aiguille de l'horloge finit par éteindre la cuisine et le personnel va se coucher. Le

voleur de la nuit porte son sac de lentilles au charbon plus quelques bricoles dans ses poches ainsi que sa petite gamelle de soupe chaude à la vue de tous. Une fois devant le baraquement, il ne peut s'empêcher de rentrer en douce. Les femmes sont là, bien sûr ; il déballe ses victuailles et la petite brunette fait le gué derrière la porte. Léa monte sur ses genoux, la soupe encore chaude est pour elle. Aucun mot n'est échangé, seuls les regards en disent long dans la pénombre.

Le berger allemand repart dans sa niche pour brûler la houille qui chauffera sa nuit. Une fois à l'aise, son vin chaud qui fume dans le bol, il entend que l'on gratte à la porte de sa tanière. Peu habitué à de la visite, Karl se lève d'un coup ; intrigué, il ouvre doucement la porte pas encore verrouillée. Devant lui, la petite brunette entortillée dans une couverture se faufile comme un chat à l'intérieur de peur de se faire repérer. Karl ferme la porte sans comprendre ce qui lui arrive. La femme s'assoie, recroquevillée, sur le lit, et, son corps est envahi par cette douce chaleur qu'elle avait oubliée.

La gare de Saint-Martin-du-Var perd des voyageurs, et les montagnes s'approchent. Un autre képi monte dans le wagon et l'anecdote se répète. D'un seul coup d'œil, il voit bien qu'il n'y a aucun juif qui chercherait à s'échapper de la ville de Nice, son flair est imparable. Il redescend bredouille, François sourit ! La Micheline repart dans sa pétarade et son cortège de fumée... Elle s'arrête un peu plus loin au bout

d'un pont, en face de chez *Bigon*, un bistrot du coin dans un de ces endroits où l'immigration italienne a construit ces villages avec ces usines de ciment et de briques qui nourrissent la populace. Chacun y trouve son compte, la misère aussi.

Doucement, mais sûrement, on attaque les gorges de ces montagnes qui, pour l'instant, ne montrent que le fleuve de ses pierres grises et polies par ces millions d'années. Les falaises usées les ont laissés tomber dans l'eau glacée les jours de gel, délitant la caillasse en couches, de ces strates qui font le bonheur des géologues lorsqu'ils racontent les temps immémoriaux, les jours de conférence de ces clubs d'hommes endimanchés curieux d'un passé qui nous dépasse.

La Micheline connaît ses rails, elle s'engouffre dans les tunnels comme une anguille curieuse, visite les rochers et ressort plus loin pour dénicher sa proie de l'ombre à la lumière. De temps en temps, l'anguille de fer joue de sa trompette du grave à l'aigu, et tout cela résonne dans la vallée encaissée, saluant la naissance des Alpes à deux pas de la mer.

Le sobriquet de Train des Pignes ? Sa première locomotive à vapeur, comme tant d'autres pourtant, mangeait de la coke à l'anthracite, cette houille extirpée du tréfonds de la terre par les gueules noires dans ces régions de France où le soleil avare ne chauffe pas son homme. Parfois, ces malheureux s'enterrent vivants dans ce ciel déchiré d'un coup de grisou. C'est le prix à payer pour cette chaleur qui emporte les voyageurs. Cependant, le petit train ne se goinfre pas que de charbon, mais aussi de pignes de pins trouvées le long de ces traverses de chêne.

Le Train des Pignes arrive en gare de la Tinée, nom d'un confluent du Var, où ses trois minutes d'arrêt laissent descendre la famille Larosh, cousine et tonton compris. Bien garée, la correspondance du petit camion Citroën bâché de François attend les voyageurs dans le froid. Il lui faudra une bonne demi-heure avec un petit brasero de cendres dans un tonneau pour réchauffer la fonte de ce moteur que la manivelle fera démarrer pour transporter les futurs paysans, provisoirement chrétiens pour des raisons politiquement correctes. Le Citroën 23 s'est réveillé, l'embarquement est immédiat, les vieux devant et les deux cousines dans la benne. Le périple continue et cela commence à sentir l'écurie. Sur cette route qui tournicote sans cesse, les nids de poules qui n'ont jamais vu d'œufs sont légion. L'étroitesse des tournants enferme le chauffeur dans une concentration sans faille. D'un côté, le vide, de l'autre, la montagne, sans compter les éboulis qui peuvent déchirer un pneu, dans la perspective la plus optimiste...

Et puis la dernière ligne droite avant Saint-Sauveur, arrêt obligatoire pour beaucoup de véhicules devant la fontaine pour donner à boire au radiateur. Une fois le pont traversé, le plus difficile reste à faire, soit mille mètres d'altitude à affronter, avec les oreilles qui se bouchent dans ces béances de pierre rouge friable que la nature a voulu ainsi pour rompre la monotonie.

Le camion roule au pas avec un grognement de moteur et de boîte à vitesses qui craque. François est dans son élément, les Larosh écarquillent les yeux, la vue est imprenable, les précipices ne sont séparés par endroit que par des murets en pierre de taille qui ne rassurent guère les nouveaux monta-

gnards. François les observe d'un œil sévère avec un rictus au coin des lèvres.

À la sortie d'un tournant, le chauffeur montre du doigt le clocher du village, en amont, dans ces restes de neige de la mi-mars. Les filles à l'arrière, les fesses tannées, crient leur envie d'arroser le bord de la route, mais bien cachées par le camion. Tout le monde en profite, la pause pipi dégoûte les jambes et les bâillements débouchent les tympanes. Ici, dans ces restes d'autarcie, le gendarme se fait rare. Seul le garde champêtre du village, avec trompette, avise la population de ce que sera demain à qui veut bien l'écouter. Certains sont trop occupés à traire la vache, à faire du fromage ou le beurre à la baratte, à nourrir les brebis qui ruminent d'impatience de revoir l'herbe fraîche, à conduire les agneaux qui se coursent, pour l'écouter...

Karl observe cette tourterelle blessée guère plus vieille que lui. Il lui donne son bol de vin chaud. D'un trait, elle absorbe le liquide, les yeux fermés qui cachent ce regard de madone avec sa couverture sur la tête. S'asseyant à côté d'elle, il la serre d'un bras, elle en profite pour coller sa tête contre l'épaule de ce géant. Pas un mot ne s'échange, ce serait inutile. Les deux âmes se comprennent, se complètent, ils s'abreuvent de tendresse et d'amour pur. Une fois allongés, collés comme des cuillères, ils en resteront là ! La bougie éteint sa lumière, la cire est partie et la nuit est venue endormir les deux êtres restés blottis. Karl se réveille le bras engourdi, dans l'obscurité, mais la journée l'attend déjà. La

belle ouvre les yeux et l'allemand est tombé dedans, il est amoureux. La bouilloire de café prête et un baiser sur le front, la juive retourne dans le dortoir glacé. L'ivresse de l'amour a donné des ailes à cette jeunesse qui a oublié un instant le charnier dans lequel ils vivent. Les femmes voient rentrer l'amoureuse dans la chambrée. Elles sont plus tristes qu'hier, l'une d'entre elles est morte dans la nuit, la charrette ne passera pas devant pour rien. Léa mange sa pomme cuite du matin bien cachée au fond avec son lot de bisex que les femmes lui ont laissé pour la journée.

Karl est reparti jouer son rôle d'imbécile heureux dans la cuisine, touché en plein cœur par Cupidon, qui joue aux fléchettes dans un endroit qui ne s'y prête « guerre » !

Les huiles se succèdent dans le camp qui fonctionne à plein régime. Les Juifs vont à l'abattoir sans broncher, ce qui intrigue les nazis. Certains croient avoir une mission céleste devant le peu de résistance de cette population qui arrive dans un état de délabrement physique et mental tel que la mort devient une délivrance. Qui peut imaginer un scénario pareil dans l'Europe des lumières, surtout pas le Juif qui a posé sa pierre à l'édifice de la civilisation moderne ? Les fonctionnaires du diable arrivent à imaginer qu'ils sont là pour purifier le monde. Hier, le protestant, aujourd'hui, le Juif, demain, la propagande aura tôt fait de trouver une autre minorité qui servira de victime au mal.

La routine s'est installée à Birkenau, le protocole d'extermination, de la douche de zyklon B au four, suit une cadence d'usine moderne. Certains Juifs qui voudraient sauver leur peau supportent l'insupportable en s'occupant de la manutention des cadavres qui s'amoncellent dans des odeurs d'urine, de vomi et d'excréments. L'enfer de Dante s'épa-

nouit, dans une horreur qui dépasse tout ce que le maître aurait pu imaginer.

La vie de Karl a radicalement changé. D'abord Léa, et puis les femmes du dortoir, et maintenant l'amour qui a gratté à sa porte, mais il n'ose penser à la finalité de cette aventure. Aimer dans un camp est un luxe hors de prix. Ce soir, il a l'intention de dîner à la chandelle avec sa bien-aimée en espérant qu'elle reviendra vivante de cette journée abominable qui est son quotidien. Aujourd'hui les heures en cuisine sont interminables. Karl s'impatiente de revoir la belle dont il ne connaît même pas le prénom. Tel un mâle alpha, le berger allemand hurle sur la montagne de Sion devenue son territoire et qu'il protégera jusqu'à la mort. L'homme s'est transformé en loup pour l'homme !

Le camion est parti pour faire les derniers kilomètres. L'air est vif, dans ces endroits où le soleil ne viendra qu'au printemps, où la neige fait des heures supplémentaires. Le voyage prend fin et tout s'est déroulé comme François l'avait espéré. Il ne reste plus que la surprise du lieu à vivre et l'inconnu de la durée de cette aventure. François rassure les Larosh : ici, le diable ne viendra pas les chercher, les gens du coin ne supportent pas l'étranger qui, il y a vingt ans a décimé leur jeunesse, et encore moins quand il pose des questions. Arrivé au village perché sur une falaise, le camion ne s'arrête pas sur la place... il prend une route supérieure, et s'arrête à l'abri des regards pour éviter les discussions. La maison de François est à deux pas ; ni une ni deux, tout le

monde s'engouffre à l'intérieur, où Baptistine attend la clique affamée.

On fait connaissance, on s'embrasse dans une ambiance chaude de bois résineux qui brûle et cette odeur de civet de lapin et sa légion de gnocchis au garde à vous qui attend l'immersion sur la planche. Un gros rouge en guise d'apéritif avec le saucisson du pays dans une assiette. Les Juifs « s'en-cochonnet » sans rien dire et, qui plus est, avec le lapin, l'aventure culinaire n'est pas finie. Les Hébreux en mangent et en reprennent, à la guerre comme à la guerre. Ils ont faim et, en plus, c'est bon. Les appétits satisfaits, les discussions s'éternisent, les pipes sont chaudes, accompagnées par un bon génépi, cette liqueur au goût de fleurs des alpages et son parfum d'eau de Cologne. Le soleil ne badine pas avec l'horloge, l'heure c'est l'heure, en bon fonctionnaire il a fermé ses bureaux, est rentré chez lui. Demain, promis, il fera jour à nouveau...

Les Larosh dorment à la maison pour cette première nuit. Les deux cousines dorment ensemble avec brique rouge au fond du lit et édredon qui fait sa montagne. François est heureux. Au petit jour, ils partiront rejoindre leurs nouveaux quartiers à deux heures de marche. Les Larosh s'enfoncent dans le lit craquant sous la protection d'un autre juif, sur la croix, qui avait prédit leur errance. Bien au chaud, et surtout en sécurité, dans un silence hors du commun, les Larosh s'endorment rapidement, à cette altitude qui saoule le citadin. Seul le clocher avertit ce qui reste de nuit celui qui ne dormirait pas. Même la neige quand elle tombe interdit à ses flocons le moindre son.

Six heures du matin, François fait son va-et-vient avec la targette de la cuisinière pour faire tomber les cendres et

rallume le feu. Le conduit de fumée encore froid, une agréable odeur de bois brûlé embaume la cuisine pour quelques instants. La soupe est chaude, tout le monde y a droit. Les hommes rajoutent un demi-verre de vin dedans.

Une heure plus tard, tous sont sur la route avec leurs baluchons de nourriture pour trois jours et vêtements à la mode du coin. La neige qui ne voit pas de voitures en hiver a accumulé vingt centimètres, qui fondent sans se presser. Les sapins majestueux au bord de la route de terre obligent au respect. Le cri des corbeaux résonne dans le ciel triste. Le petit groupe marche à la queue leu leu, chaque pas éloignant les Larosh de l'insécurité de ne pas être chrétien. Les pieds mal assurés fatiguent les jambes dans ces restes de neige, parfois glacés quand ce n'est pas de la soupe qui fond. Comme tous les hivers, quelques arbres mal plantés ont fait les frais du poids de la neige et entravent la route. Les filles, maintenant bien réveillées, ont repris leur conversation entremêlée de rires.

Sept kilomètres plus loin, ils prennent un chemin muletier qui les emmènera sur un plateau plus bas, à deux pas d'un cours d'eau, dans une forêt de noisetiers aux troncs immenses et où un magnifique tilleul semble vouloir protéger une grange de pierres avec son toit de mélèze qu'un aïeul de François a construit à l'époque de Napoléon, qui faisait fureur, mais sans emmerder les Juifs.

Les voilà devant la porte, François sort de sa besace une grosse clé de fer usée par les mains de génération en génération. Une fois la porte ouverte, l'accès se fait par le premier étage de ce terrain en planche, le rez-de-chaussée est réservé aux bêtes, bien sûr, où brebis et vaches sont toujours d'actualité avec l'arrivée des perce-neige. Cette terre grasse

nourrit l'homme depuis la nuit des temps : la châtaigne et sa farine, patates, carottes, salades, haricots, et les tilleuls fleuris qui rendent folles les abeilles des ruches qui parsèment ce plateau sur lequel est posée la grange. La rusticité de la bâtisse impose aux Larosh un bond en arrière de plusieurs siècles.

Comme tous les matins, Karl commence à déshabiller les pommes de terre pendant que le chef contrôle la marchandise qui arrive. Il signe les bons de livraison, compte les boîtes et les sacs, les bidons d'huile et le chauffeur en profite pour boire un café en tournant les pages de ce vieux magazine mille fois feuilleté, qui fait oublier l'instant pour ne pas dire l'endroit.

Lentement, les heures passent, et Karl finit par éteindre la lumière de la cuisine. Il repart dans son antre avec sa purée charbonnée, la soupe façon Léa et les poches encombrées de pommes, la gorge serrée : va-t-il revoir sa belle de nuit ?

À peine devant le baraquement, la porte s'ouvre, c'est Myriam, sa brunette qui faisait le guet, tout le monde est là, il respire, les femmes mangent et Léa mâchonne sa saucisse trop chaude toujours assise sur les genoux de ce grand gaillard qui la chatouille avec ses bises. La guetteuse attend devant la porte avec un petit sac que lui a donné son géant d'amour. Les deux amoureux repartent en douce dans leur cachette ; ce soir, ils sont les plus riches au monde, car l'amour n'a pas de prix. Il n'y a rien à raconter de ce que tout le monde devine déjà. Dans le ciel de ces deux cœurs le feu

d'artifice et ses mille couleurs bât son plein, la fusion des âmes explose, les éclairs de cette foudre ont frappé les deux corps, de cette pluie ruisselante de larmes de bonheur.

Demain est déjà là, les deux êtres se déchirent en espérant ce soir. Karl est conscient de la situation dans laquelle il s'est mis, il vit l'instant présent, c'est tout, sachant très bien que si quelque chose tourne mal, que si le pot aux roses est découvert il partira à la mort avec les femmes ; à moins d'un miracle, les dés sont jetés. Mais il est si bon d'aimer son prochain même quand Dieu a abandonné et s'est enfui, et Karl ne s'en prive pas. La vie n'est précieuse que parce qu'au bout il y a la mort et surtout l'inconnu ; autant en profiter ne fussent que quelques heures par jour. Ce qui est pris est pris ! Dans cette abondance de souffrances, l'horreur, si généreuse ici, distribue les richesses du diable sans compter sa fortune infinie. Dieu à Birkenau est parti à la cloche de bois, il est ruiné.

Les jours qui s'entassent dans le camp font des semaines. Le froid se réchauffe, la nuit se fait avare ; Karl est allé à l'infirmerie, il se sent fiévreux, surtout depuis que Léa tousse. Il a besoin de remèdes pour la petite. Le moindre problème de santé s'avère souvent fatal pour ces esclaves. La charrette ne revient jamais à vide. Trop occupé à vouloir survivre personne ne pleure personne. Une prisonnière politique polonaise qui veut sauver sa peau malmène celle des autres dans le secteur des femmes. Transformée en diablesse, elle frappe, insulte. Arrivée depuis peu de temps, elle joue son rôle à la perfection. Karl a été informé et les jours de cette garce sont comptés dans cet endroit où la mort n'est qu'une banalité. L'Allemagne affamée de victoires commence à manger son plat de résistance. D'abord l'anglais et les colo-

nies françaises et puis les soviets qui sont carrément indigestes. « Qui trop embrasse mal étreint ! » l'homme à la moustache carrée est constipé. Le deuxième tome de son livre qu'il n'a pas écrit commence maintenant : « *Mein tod* ».

L'hiver est parti à Birkenau, la Polonaise aussi. Elle a pris la charrette, encouragée par Karl ; on l'a retrouvée au petit matin baignant dans la dysenterie. Au mess des sous-officiers, les conversations ont changé, le doute a remplacé l'arrogance malgré la propagande. La grande Allemagne est petite devant le monde entier.

Habitué aux lieux, François et Raymonde rentrent les premiers. Le plancher fait son bruit sourd à chaque pas et des faisceaux de lumière trahissent l'obscurité. Une odeur de foin, de vieilles cendres dans une cheminée noircie par mille arbres qui y sont partis en fumée depuis des siècles, s'élève. Une fois la fenêtre ouverte, une table trône au milieu des trente mètres carrés, avec ses deux bancs, et un broc en email passé qui a gardé son eau de l'année dernière. Au fond, deux grands lits à barreaux, avec leurs sommiers tressés de fer sur lesquels les matelas enroulés attendent la belle saison. Les couvertures et les draps sont rangés dans des malles à l'abri des bestioles. Dans un cageot à même le sol, une pomme de terre oubliée a fait ses germes sans lendemain ! Un bon nettoyage s'impose sur ces murs de pierre emmaillés d'araignées de l'année dernière et ces mouches imbéciles mortes d'obstination à vouloir traverser la vitre de la fenêtre. Par-ci par-là, des casseroles, des paniers, des restes d'ail et des

torchons troués pendent à des clous rouillés qui ont vu défiler des décennies de saisons d'hommes et de femmes qui blanchissent et sont remplacés puisqu'ils prennent le même chemin que les insectes... Au fond de la pièce, un quatrième clou retient la croix plantée dans les joints de la caillasse pour rassurer les âmes de son passage éclair dans ce monde où rien ne dure et surtout pas les vivants. Au centre d'une poutre charpente, une lampe à pétrole crochetée à un fil de fer se contente, le soir, d'éclairer ce qu'elle peut à la veillée. Au printemps frisquet, elle est aidée par le feu de la cheminée qui grignote le bois mort ramassé le long du cours d'eau, et par les branches des sapins terrassés par le poids de la neige, qui ne supporte pas les arbres mal plantés en position de courbettes dans cette forêt arrogante où le garde-à-vous est de rigueur.

Bref, ayant fait le tour du locataire, les Larosh se rendent compte que l'endroit où ils vont vivre est loin de tout, au moins est-il particulièrement loin de l'insécurité. François rassure Joseph en expliquant que si les *boches* viennent il sera prévenu avant qu'ils ne connaissent son existence.

Les femmes s'activent dans la grange pendant que les hommes repèrent le terrain, l'eau de source, la réserve de bois et des souvenirs de guerre que François a récupérés et surtout conservés : un casque à pointe tombé au combat, un rutilant revolver avec ses balles entortillées dans un torchon bien ficelé pour un comité d'accueil imprévu : « On sait jamais ! »

Raymonde a réveillé la cheminée : un cercle de fer à trois pieds installé dans le feu supporte une casserole noircie par les flammes qui font bouillir les patates pour accompagner le reste de la sauce de lapin de la veille...

Les ventres sont pleins, les pipes fument. À leur tour, les femmes font la visite des lieux, guidées par la coiffeuse qui restera quelques nuits pour aider les nouveaux montagnards à s'habituer à cette nouvelle rigueur. Les hommes parlent de labour, de clôture pour les sangliers, de braconnage, de réservoir d'eau à nettoyer. François s'en repart juste avant la nuit, promettant de revenir demain avec la bourrique chargée de tout ce qui manque pour survivre, et une chèvre généreuse pour le lait.

À peine la nuit posée, que des flocons curieux viennent installer dix centimètres de neige autour de la grange, que le printemps ne gardera pas. Bien au chaud dans les lits, les oreilles des citadins cherchent un bruit qu'elles ne trouvent pas, mis à part, de temps à autre, le craquement du bois incandescent dans l'âtre de cette cheminée qui donne un repère dans l'obscurité, et réchauffe les yeux de celui ou de celle qui attend que le sommeil vienne le ou la chercher pour un petit tour au village des endormis.

À peine le jour levé, une cascade de soleil inonde la grange et ses environs. Larosh est confiant, sa famille est en sécurité, des projets d'agriculture foisonnent dans sa tête. Les cousines vont chercher l'eau et madame Larosh fait les lits. De petits trous dans la neige qui ne passera pas la journée racontent la visite de maître renard, véritable concierge qui renifle et veut tout savoir.

Léa mange presque à sa faim et les femmes sous la protection de Karl meurent moins vite. Les chances de voir demain augmentent dans le baraquement et, petit mieux décisif, le froid s'est calmé.

Les mois passent et le vent tourne pour l'Allemagne. Le front de l'est est devenu un aller simple pour la Wehrmacht : c'est la hantise du *boche*. Le bruit court que les mille ans du grand Reich arrivent à leur fin. Staline a repris du poil de la bête, l'Angleterre s'est refait une santé. Pris en tenaille, le diable à la moustache carrée attend la facture pour l'addition finale, car la fête est finie. Une pluie de bombes va déferler sur Berlin. Malheureusement, au camp, rien ne change. Il est tellement facile de tuer des civils que les S.S. ne s'en privent pas.

La vie s'installe dans la nouvelle demeure des Larosh. Le quotidien qui passe fabrique des habitudes, les filles font régulièrement la navette entre la grange et le village. François fait la sentinelle. Aucune question dérangeante n'est posée, tous craignent pour leur vie. L'été 43 donne ses premiers légumes, Larosh est devenu paysan. La quiétude règne dans les alpages, les nouvelles d'en bas sont peu rassurantes pour les Juifs. Les Italiens ont jeté leurs armes, les Larosh ramassent des haricots. Aujourd'hui, François vient manger à midi. Les sabots de la mule se font entendre sur la route. Joseph assis devant la porte sur un petit mur de pierre

bourre sa pipe. Il attend son ami chargé de nouvelles fraîches, son litron de rouge et le pain frais. Les deux hommes se saluent en se donnant l'accolade, la table est mise dehors. Le lièvre voulait manger la salade de Joseph et maintenant les deux sont au menu, Larosh apprend vite ! On parle de la guerre et encore de la guerre, et des Juifs qui s'entassaient à Nice. Dans ce lieu magique, loin des turpitudes, l'été caresse les âmes. Les récits de François dans les tranchées de Verdun sont devenus réalité pour Larosh, le temps joue pour lui, sa famille est en sécurité. Madame Larosh, maintenant, est parfaitement intégrée dans le paysage avec ses cheveux qui ont pris la couleur du zinc, la rendant plus vraie que nature.

On prépare l'hiver qui ne plaisante pas ici. Le bois est rentré, les bocaux de conserve passent à la lessiveuse, le tilleul attend les pluies d'automne qui feront rouiller son ramage. Pendant que les châtaignes tombent du ciel, les champignons profitent du mauvais temps pour sortir leur parapluie entre les vieilles feuilles que les arbres ne veulent plus et jettent au sol sans aucun scrupule ni savoir vivre. Le sans gêne semble de mise, et pourtant chaque chose est à sa place au pays du végétal. Le ménage se fait tout seul, tout le monde y trouvant son compte, de la fleur à l'humus.

Décembre 43, la grange des Larosh s'est faite chaumière, le soleil sublime le bleu et le blanc sous le regard fatigué des arbres qui portent la neige en attendant le vent qui les débarassera de leur fardeau. Dans la lourdeur de la nuit glacée envahie par cet épais silence, la petite famille bien au tiède dans ces paillasses d'un autre âge laisse quartier libre à ses rêveries, qui prennent les chemins des souvenirs, l'une jouant du piano, l'autre coupant du tissu pendant que la troi-

sième fait du lèche-vitrines. À cette époque de l'année, l'accès à la grange est impraticable. Enclavés par l'hiver, qui ne supporte pas les visiteurs curieux, les Larosh se laissent vivre. Les matinées sont grasses, et les veillées autour des flammes qui éclairent les visages doux. On joue aux cartes, aux dames, on boit du tilleul qui a dilué sa cuillère de miel. La grange est devenue un cocon de neige. Les flocons s'entassent dans une discrétion telle qu'aucun bruit ne s'autorise. Certaines nuits, le ciel éteint, brille de mille diamants, ce qui ne fait qu'amplifier le mystère de la vie. À d'autres moments, la lune orgueilleuse se croit soleil. En réalité, dans ce noir absolu, elle ne fait que montrer, cabotine comme pas deux, sa nudité malgré son habit de lumière. Ou alors, est-ce une veilleuse que Dieu laisse allumée pour rassurer l'homme dans l'obscurité comme on le fait pour un enfant que la nuit dans sa chambre terrorise ?

L'imaginaire de l'écrivain fertilise l'impertinence des mots jetés sur le papier comme des graines qui germent, et de ces bourgeons arrosés de larmes et de souvenirs éclosent les romans, fleur de pensées ou d'immortelles.

Au camp, les apparences sont trompeuses. Les jours se suivent, mais ne se ressemblent pas. Malgré la tuerie, Karl continue son petit manège bien huilé. L'Allemagne est aux abois. Pour l'instant, il a sauvé son âme, mais qu'advient-il de sa vie ?

Il y bien longtemps qu'il ne répond plus au courrier de sa famille qui mange la propagande à grandes tartines d'inep-

ties. Il ne supporte plus ses racines, son terroir, sa patrie. Demain lui fait si peur, s'il survit, parce qu'il ne sera jamais un glorieux soldat qui revient de la guerre vivant. Aucune bravoure dans ses actes, pas de médaille sur sa poitrine, mais un passif de monstre qu'il faudra taire. Aucun souvenir, comme son père, mais des cauchemars plein la tête. La honte le suivra comme son ombre, lui, l'ancien gardien de l'enfer. Sa décision est prise, quoiqu'il advienne, il mourra de son propre chef ! La vision de la mort le séduit : passer des ténèbres au néant ne sera qu'un délice, la tranquillité éternelle. Karl se voit mort dans la mort, le suprême de l'infini du rien pour des siècles et des siècles.

Pour l'instant il « dorlote » son petit monde. Le chef cuisinier a compris son manège, mais il se tait, car lui aussi emporté par la vague du diable a muré ses pensées comme beaucoup d'autres pour ne pas devenir fou, l'effet de meute ayant fait le reste. Comment a-t-il pu cautionner cette abomination absolue ? Pleurer sur le lait renversé n'y change rien. Son plus grand regret est d'être né allemand !

La guerre s'épuise, elle n'en a plus pour longtemps et l'adition va être lourde. L'Allemagne qui a inventé la question juive se posera-t-elle demain la question chrétienne ?

La vieille cloche du village tambourine ses six heures du soir. Chez Rose, le bistrot arrose les boyaux des hommes d'anisette et de rouge lime dans ce brouhaha de patois qui roule les « R ». Chacun raconte son histoire du jour, une vache qui a la diarrhée, l'autre qui fait une mammite et les

murailles de pierres que la pluie a ravinées, quand, soudain, deux uniformes de gendarmes poussent la porte du troqué enfumé. C'est le brigadier Gnafron sans son bâton et un jeune blanc-bec qui sont venus en découdre avec ces guignols de Juifs qui par hasard auraient pu se cacher au village. Les conversations sont stoppées net par la curiosité des villageois, peu habitués à voir des képis venir dans le coin. Le plus vieux des deux sbires de Pétain en profite pour demander si des israélites traînent dans le village. Les trois quarts de l'assemblée n'ont rien compris à la question ou plutôt au mot savant « israélite ». Certes, fasciste, communiste, socialiste, et même garagiste tout le monde connaît, mais alors « israélite » !

L'un d'entre eux lève la main, c'est François : « J'en connais deux, dit-il, ils se cachent à l'église ! »

Le vieux gendarme écarquille les yeux d'étonnement comme s'il avait trouvé une tâche de morilles dans les bois. Tout le monde sort du bistrot en suivant François. Beaucoup veulent voir cette chose bizarre inconnue de presque tous. C'est peut-être une bestiole venue de la ville. François ouvre le cortège, suivi des deux fonctionnaires et du reste de la troupe qui veut voir les « israélites ». Tout ce petit monde est sous le porche de l'église, devant la porte. François tape trois coups, histoire d'en rajouter avant d'ouvrir. La clique s'engouffre, et les voilà devant la statue de la Vierge à l'enfant que François montre du doigt en disant : « Ils sont là les Juifs ! » Se sentant ridicule et rouge de colère, le brigadier crie tout fort : « Je ne suis pas là pour rigoler ! » « Moi non plus ! », rétorque le Roubionnais. Les deux gendarmes repartent du village le panier vide.

Au bistrot, les conversations changent du quotidien. On parle de Jésus que l'on savait Juif, mais qui est maintenant aussi « israélite », alors que d'autres pensaient qu'il était chrétien ! François profite de la naïveté des gens du cru, qui d'ailleurs se fichent royalement de la provenance ethnique des trois perdreaux qui se cachent, pour faire courir le bruit que ce sont des communistes : comme ça tout le monde a compris.

Comme une aiguille à gousset, les beaux jours arrivent sans se faire remarquer dans l'univers des Larosh. La cheminée est moins gourmande en bois, le ciel a rangé sa neige au grenier de la saison froide achevée. La nature respire l'haleine chaude du printemps, qui lui est remontée dans le train en gare d'avril, avec la routine de temps immémoriaux de ce travailleur intermittent du spectacle qui fera ses trois-huit pour les mois à venir. La retraite n'est pas pour demain, mais qu'importe, son ami l'été viendra le remplacer et il aura tout le temps qu'il faudra pour se reposer. En attendant, l'hiver n'est plus là et l'herbe danse ! Les bourgeons ouvrent leurs volets, et les Castafiore de pétales jouent leurs vocalisent de couleurs à la fenêtre. Abeilles et bourdons font la queue pour un billet de première dans cet opéra jouant à guichets fermés. Criquets et sauterelles bondissent de joie. L'escargot fainéant, lui, attend l'averse pour sortir ; jamais content, il se traîne sans savoir où aller sur les feuilles... Le soleil revenu, il ira bouder dans sa coquille... Certes, la fourmi n'est pas prêteuse, mais en plus, elle fait les poubelles, ramasse tout ce qui se mange pour l'entasser dans ses galeries. Le mois de mai a la main verte et il en met partout. Mais la veuve noire ou « belle-mère d'araignée » a dressé la table : elle attend son gendre, monsieur papillon...

Il court, il court le Führer. Les Russes sont à deux cents kilomètres de Birkenau, mais rien ne change ici, le *boche* continue d'éteindre les brindilles de vie qui brûlent encore dans l'âme de ces Juifs retardataires, à croire que certains, vu leur maigreur, n'arrivent plus à penser et ont oublié de mourir, vêtus de rayures pour donner forme ou plutôt matérialiser le néant qu'ils inspirent. Être mort avant de mourir... Durant ces quelques mois qui lui restent, le diable prend son temps : grain par grain le sablier compte ces derniers Juifs qui tombent dans le trou noir. Ralentissant le pas, le mal semble vouloir apprécier son reliquat de festin qui prend fin, se délectant d'un menu qui restera gravé dans les mémoires de quelques-uns, histoire de raconter l'histoire.

Du jour au lendemain qui déchanté, la mitraille se fait toujours entendre dans le camp, mais les balles ont changé de cible. Ce sont les Russes qui régaler. Ils offrent leur tournée aux Allemands qui, eux, n'ont pas soif de mourir. Le courage et la bravoure du *boche* s'arrêtent à la propagande du cinématographe, mais là on ne peut pas crier : « Coupez, on la refait ! » Les figurants germaniques tombent les uns après les autres sur le plateau de Satan. Le tir aux pigeons est fini à Birkenau !

Assis sur une marche, une bouteille de schnaps à la main, Karl attend la mort dans son costume de soldat. Il boit le dernier jour de sa triste vie. Les femmes cachées dans le dortoir ne se rendent pas compte de l'intensité du moment, seule Myriam pense à son amour qui va disparaître.

Enfermée depuis des mois, la petite Léa connaît le moindre trou, le plus petit interstice qui lui permettent de voir

dehors sans être vue et, bien sûr, elle ne s'en est jamais privée, car c'était sa seule occupation au cours des jours interminables à devoir cacher sa vie quand elle ne dormait pas. Une fois de plus, Léa observe l'extérieur entre deux planches mal taillées et elle se met à crier en voyant Karl assis sur les marches !

D'instinct les femmes se précipitent, ouvrent la porte, empoignent l'ange gardien et le traînent à l'intérieur sans ménagements. « Déshabillez-le ! », crie Myriam. À peine nu, le voilà vêtu de rayures, et donc à l'abri de la furie des Russes.

Les deux amoureux s'enlacent et ne se quitteront plus. La petite Léa s'engouffre entre les deux corps ; elle a fait sa cabane d'amour, où bientôt Léa jouera du piano.

Pour ne pas inquiéter son ami de toujours, François a tu l'anecdote des gendarmes. Avec la douceur de l'été qui exhale ses suaves odeurs et les bonnes nouvelles d'en bas, les Larosh respirent un vent de bonheur, car le plus dur est derrière. Seule ombre au tableau, les rumeurs épouvantables sur le sort des Juifs déportés.

Raymonde et Sarah font les lavandières, Joseph rentre le foin, et madame Larosh mitonne une épaule d'agneau pour midi : dans le coin, ce ne sont pas les brebis qui manquent et François vient manger dans ce mois d'août qui s'achève et que personne n'oubliera.

En général, la brise emporte avec elle le son des cloches du village, mais là elles semblent devenues folles, elles ne

s'arrêtent pas, à croire que le village est en feu se demande Larosh intrigué. Il va voir Raymonde pour en savoir plus. La petite hoche la tête, car elle ne comprend pas non plus, aucune fête chrétienne n'est à l'ordre du jour et les mariages sont terminés pour la saison, qui plus est, cela ne dure jamais aussi longtemps. Chacun reprend son activité. De toute façon, François qui vient à midi racontera le pourquoi de ce tintamarre. À peine cette réflexion faite, que l'on entend le klaxon sur la route en amont. C'est le Citroën de François que Joseph reconnaît. Ce manque de discrétion lui laisse imaginer le meilleur, mais il n'ose y croire. La petite famille se réunit d'instinct devant la grange. La barbe de Joseph, les cheveux grisâtres de Madame Larosh, leur accoutrement, parfumé à l'odeur de fumée, donnent l'illusion parfaite d'une intégration millénaire aux lieux qui prête à sourire pour celui qui sait. Alors qu'en réalité c'est le Juif dans toute sa splendeur, le roi du mimétisme qui sait se diluer dans le décor pour ne pas disparaître. Bien sûr tout cela est inscrit dans ses gènes de génération en génération.

Le Roubionnais range sa mécanique au bruit infernal sur le bord de la route. Il sort de sa caisse de fer aux odeurs d'essence et d'huile brûlée et prend dans la benne une cale de bois pour la poser contre une roue arrière. Avec son pied droit, il tape sur le côté pour la coincer contre le pneu, par sécurité, car cette route est fort pentue. Il enlève sa cachette, dont la visière est patinée, et par un geste mille fois répété, passe une main dans ses cheveux, s'essuyant le front d'un revers de manche au passage avant de fixer son couvre-chef. Puis, il retourne dans la cabine pour aller chercher deux litres de vin rouge enfermés dans le verre et l'osier. Le bonhomme descend le chemin mulétier qui le conduira à la grange ; sa

silhouette disparaît dans le feuillage des branches peu avares d'ombrage semblant vouloir cacher le ciel pour se venger de l'hiver blanc.

Arrivé à une dizaine de mètres de ses hôtes qui l'attendent, François, les poches pleines d'une grande et bonne nouvelle, s'arrête et sourit. Madame Larosh prend son visage dans ses mains comme si elle voulait stopper la source de ses larmes qui dégoulinent de ses yeux. Elle a compris ! François tend ses bras et tourne sur lui-même, les bouteilles dans ses mains comme un pochtron, mais lui c'est l'ivresse de la liberté retrouvée qui le fait danser. Larosh reste statique d'émotion. Il a gagné. Futilité absolue pour évacuer le trop-plein de bonheur retrouvé, il pense à son potager que personne ne viendra plus arroser.

Le repas n'est pas encore servi que les deux amis commencent à fêter l'événement avec le vin apporté par François. Madame Larosh a toujours la larme à l'œil ! « Décidément, les femmes pleurent toujours ! », dit son mari, lui-même ému. « Vous n'avez qu'à rester là ! », rétorque l'ami. « Ouais, je m'en vais redescendre avec la chèvre, n'oublie pas le foin ! »

Ça rigole beaucoup, car Joseph et François sont tombés dans les bouteilles de rouge ; une fois n'est pas coutume, pense madame Larosh attendrie en les regardant ronfler sur leur banc. Pendant ce temps, elle s'active avec les filles pour préparer leur départ. Mis à part les légumes et les fruits, il n'y a pas grand-chose à emporter. La chèvre aussi restera au pays...

Il faut deux heures à pieds pour arriver au village, mais avec le Citroën vingt minutes suffisent ; et les voilà sur la place devant le bistrot de Rose. Tout le monde est là pour

fêter la libération. Les Larosh descendent du camion sous le regard curieux des Roubionnais qui, pour la première fois, voient des « israélites ».

Après tout ce temps cachés dans leur trou, les Niçois découvrent le village, abasourdis par ce nouveau décor qu'ils n'avaient qu'entr'aperçu dans la nuit.

La soirée est longue et intense, assis devant la TSF pour tenter d'entendre la bonne nouvelle si bonne à écouter ou à réécouter pour s'en convaincre, Nice s'est libérée, et elle l'a fait toute seule.

La nuit a été courte, on rêve de demain qui est maintenant ! Neuf heures du matin, le Citroën ronronne. Comme d'habitude, les vieux devant, et les filles derrière, embarquent immédiatement. Madame Larosh, plume blanche et yeux rouges, ressemble à une poule. La remarque fait rire les hommes qui la chahutent. Tranquillement, mais remué comme une salade, le camion descend, l'air se réchauffe et les oreilles se bouchent.

Arrivé à Saint-Sauveur sur Tinée, François aperçoit quelqu'un qu'il n'est pas prêt d'oublier. Il stoppe sa ferraille sur le côté, informe Larosh de l'incident du brigadier Gnafron. Les deux hommes sortent du Citroën et s'approchent du gendarme qui leur tourne le dos. Larosh tape sur l'épaule de Gnafron et lui dit : « Je suis juif, il paraît que tu me cherches. Je suis là ! ». L'homme se tourne, reconnaît François qui lui jette un sourire acide. Joseph répète sa question. Le gendarme fuit leur regard, tourne les talons, sa conscience sous le bras.

Les deux biches en profitent pour aller s'abreuver à la fontaine, courtisées par des maquisards qui les mangent des

yeux. La nature ne perd pas de temps, la France de demain est en marche.

La promenade des Anglais, fidèle à son eau turquoise, expose toujours son inépuisable splendeur. C'est l'endroit magique où les vieux riches viennent terminer la vie pour oublier leurs hivers sans lendemain. madame Larosh ne pleure plus, mais rien n'y change, toujours en eaux, les gouttes de sueur ont remplacé les larmes en cette fin d'août.

Une fois devant leur immeuble les Larosh trouvent la porte de chêne ornée de cuivre plus belle que dans leurs souvenirs. L'entrée de marbre avec cabochons noirs précède un escalier en blanc de Carrare qui invite à la montée et fait oublier l'ascenseur enfermé dans sa ferronnerie torsadée et laquée de nuit.

Comme des étrangers, le cœur qui tambourine, la gorge sèche, la petite famille pose son barda devant une plaque en laiton gravée au nom de : *Monsieur et Madame Larosh*.

Deux tours de clé, les yeux de Joseph sont rouges, le coq a rejoint sa poule !

Au premier volet ouvert, le chat est déjà là, à croire qu'il n'a pas bougé, et on entend Sarah qui joue du piano !

Fin

SOMMAIRE